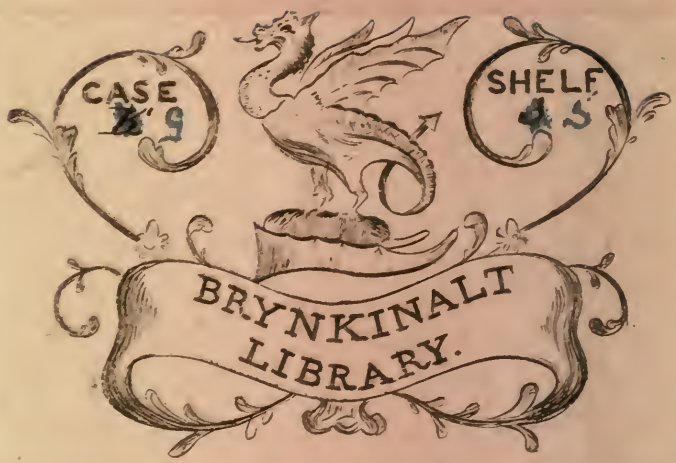
CASE
9
SHELF
3
BRYNKINALT
LIBRARY.

Brynk
02
v.2
SMES

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/sainvilleetledou02lega

SAINVILLE

ET

LÉDOUX,

OU

SAGESSE ET FOLIE.

SAINVILLE

ET

LEDOUX,

OU

SAGESSE ET FOLIE.

PAR L'AUTEUR DE PAULINE.

De la folie si vous suivez la trace ;
Si vos beaux ans sont livrés à l'amour,
Consolez-vous, la sagesse a son tour.
Jeune on s'égare, et vieux on obtient grâce.

VOLTAIRE.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez ANDRÉ, Imprimeur-Libraire, rue de la Harpe, n°. 477.

AN DIX. — 1802.

SAINVILLE

ET

LEDOUX,

OU

SAGESSE ET FOLIE.

CHAPITRE XI.

Départ de madame de Merci; voyage et retour de Ledoux.

La suite de madame de Merci en partant pour Bordeaux, fut composée du brave et fidèle Germain, qu'elle avait établi concierge de sa maison à Paris, de sa femme de chambre, de deux autres domestiques, et de deux

négocians de sa connaissance, auxquels elle avait proposé les deux places de devant dans sa voiture, pour augmenter d'autant ses motifs de sécurité et ceux de son cher Ledoux.

Je ne retracerai point cette trop cruelle séparation qui enlevait tout à la fois au malheureux Ledoux. J'aime mieux m'arrêter aux soins que prit cette femme adorable pour alléger ses peines et diminuer son inquiétude: elle s'était munie d'une multitude de lettres où son adresse se trouvait mise, et à chaque poste elle remplissait la date, le nom du lieu, et ajoutait quelques mots sur sa santé; de sorte qu'il en recevait plusieurs lettres chaque jour, et qu'il n'éprouva aucun vide jusqu'à celle qui lui annonça son heureuse arrivée à Bordeaux, et le détail de la réception que lui avait fait sa mère, et des tendres caresses qu'elle en avait reçues, en la revoyant dans

la disposition d'offrir un nouvel objet à sa tendresse.

Ces heureuses nouvelles lui furent encore confirmées par le retour de Germain : ensuite s'établit entr'eux une correspondance suivie jusqu'au terme de la grossesse, que son arrivée auprès d'elle ne devança que de cinq jours. Pendant ce court espace, il se retrouva quelquefois dans les bras de cette enchanteresse, sans savoir que c'étaient les derniers momens d'une si douce illusion.

Elle accoucha d'un fils qui fut nommé *Jules :* il était si fort, si vigoureusement constitué, qu'il passait les proportions ordinaires de ce premier âge : ses traits semblaient calqués sur ceux de son père ; il n'avait de sa mère que la couleur des yeux. A peine fut-il né, que ces charmes délicieux qui n'avaient encore servi que d'asyle aux amours, devinrent son domaine. Un intérêt

d'un autre genre succéda au premier ; et l'amant devenu père, vit avec un ravissement inexprimable cet autre lui, être l'objet des plus tendres caresses.

Ledoux, dès le premier instant de son arrivée à Bordeaux, avait mis tous ses soins à mériter l'estime de madame de Clairac, sa future belle-mère, qui l'accorda sans peine aux qualités brillantes qui le distinguaient, et plus encore au choix que sa chère fille avait fait de lui.

Il passa encore quinze jours au sein de cette charmante famille, dont il croyait déjà faire partie, et ne reprit la route de Paris que dans la douce persuasion d'en devenir bientôt le chef.

CHAPITRE XII.

Nouvelles sinistres ; retour de madame de Merci à Paris ; catastrophe.

LEDOUX devait être rappelé au bout de neuf mois au plus tard. Pendant les trois premiers, rien dans la correspondance de sa tendre amie ne put que confirmer ses espérances : il mesurait le temps sur son impatience, lorsque, vers le milieu du quatrième, il reçut les deux lettres suivantes :

Lettre de madame de Merci, à monsieur Ledoux.

« JE commence, mon ami, par t'assurer que je me porte bien, pour que tu ne t'effrayes pas de ce que je vais te dire.

» Je nourrissais mon fils avec succès, je m'applaudissais du développement de ses forces, le destin a puni mon orgueil et troublé ma plus douce félicité : écoute bien, mon ami, et plains moi.

» Je venais de déposer mon cher petit Jules, dans son berceau, il était endormi ; je croyais pouvoir profiter de ce moment pour aller chercher, dans la pièce voisine, quelque chose dont j'avais besoin; tandis que j'y étais, une fenêtre mal fermée est r'ouverte avec violence par le vent, un des battans renverse une chiffonnière ; au bruit que fit la chûte de ce meuble, je m'imagine que c'est le berceau de mon enfant qui est tombé, mon sang se retire vers mon cœur, je pousse un cri perçant, et je m'évanouis.

» Lorsque je revins à moi, j'étais dans les bras de ma mère, elle ignorait

le motif de mon effroi, je lui demandai mon fils, elle me le fit apporter. Hélas! je n'avais plus de quoi le nourrir, le coup était porté, depuis ce fatal moment mon lait s'est tari.

» Pardonne-moi, mon ami, ce n'est point une peur pusillanime qui m'a troublée, c'est ma tendresse pour mon fils, qui est cause de mon malheur. L'excès de ma sensibilité le prive d'être allaité par sa mère.

» Je n'ai pu me déterminer à le voir sur le sein d'une autre femme ; c'est une chèvre qui me remplace, cette grande bête dispute de soins avec moi, elle accourt aux moindres cris : serait-il possible que l'instinct, qu'un sentiment machinal, produisît ce qui en moi est l'effet du plus tendre amour ?

» Depuis ce funeste événement, notre médecin m'a visité assiduement; j'ai fait tout ce qu'il a voulu, mais il

ne croit pas que je sois en aussi bonne santé que je le dis : je lui pardonne de juger d'après ses idées, parce qu'il ne m'empêche pas de suivre les miennes ; en conséquence, je vais partir pour t'aller rejoindre, tout m'ennuit et me déplaît depuis que je ne nourris plus mon enfant.

» Je partirai demain ; ma mère, qui ne veut pas me quitter, sera du voyage, j'emmène ma chèvre dans une calèche de suite, et tout ce qui m'est nécessaire ; je ne serai plus avec des gens qui me croyent malade : et si ma santé est en effet douteuse, je la trouverai auprès de toi ; ce n'est qu'auprès de son ami qu'on se porte bien, c'est là qu'il faut vivre ou mourir.

» Je suivrai de bien près ma lettre ; fais tout préparer à ma petite maison, pour recevoir ta mère, ton fils et ta femme. »

Quoiqu'il règne un peu de désordre

dans cette lettre, et qu'il y ait contradiction entre le commencement et la fin, il n'en aurait pas été aussi frappé qu'il le fut, après avoir lu la lettre que lui adressait aussi la mère de M. de Merci.

Lettre de madame de Clairac, à M. Ledoux.

« Je crois inutile, monsieur, de vous répéter des détails que vous donne sûrement ma fille, dans la lettre qu'elle vous adresse par ce courrier; mais ce que vous n'y trouvez sans doute pas, et qu'il est indispensable que vous sachiez, c'est que sa situation est on ne peut pas plus alarmante.

» Le médecin, sage et éclairé, que j'ai consulté, m'a déclaré que la révolution opérée en elle, avait, en portant le lait à la tête, altéré sa raison; que dans cet état, son imagination fixée vers un but, la soutenait et lui laissait

la liberté d'exécuter, sans danger, son projet de voyage; qu'il serait à souhaiter qu'il pût être de quelques semaines, que l'air et le mouvement lui seraient favorables ; mais qu'à son arrivée, l'imagination étant satisfaite, les humeurs reprendraient leurs cours, et qu'infailliblement il en résulterait des accidens qui pourraient être du plus grand danger; que dans cette position, il est indispensable qu'un habile médecin, se trouve à son arrivée, pour suivre tous ses mouvemens, et qu'il ne paraisse que sous le titre d'ami, pour ne pas lui donner d'inquiétude, ni contrarier l'opinion qu'elle a de sa santé.

» Vous n'aurez donc pas un moment à perdre, puisque nous suivrons de près le courrier; fasse le ciel que tant de précautions n'annonce aucun événement funeste; vous le sentirez trop cruellement, monsieur, pour ne pas

partager d'avance les alarmes d'une mère.

DE CLAIRAC, née d'Orsange.

Sa condamnation ne l'eût pas plus consterné, que cette fatale nouvelle; il se rendit de suite chez M. P....., notre plus célèbre docteur, et celui en qui il avait le plus de confiance; après lui avoir exposé le sujet de sa visite, il consentit à le suivre.

Il le mena d'abord à la petite maison de madame de Merci, tout y ayant été tenu en ordre, deux heures suffisaient pour y ajouter ce qui devenait nécessaire; ses ordres donnés à Germain, il prit des chevaux frais et gagna la route d'Orléans, par où les dames devaient arriver.

Forcés de rafraîchir à la seconde poste, le docteur lui prescrivit de ne prendre que des calmans, et lui versa dans un verre d'eau des gouttes qu'il

portait toujours sur lui : tandis qu'ils s'entretenaient ensemble, un courrier qui entra, attira l'attention de Ledoux, qui le reconnut pour un des gens de M. de Merci. Aussitôt, M. P..... lui offrit d'aller à pied au devant des dames, comme un ami qui avait prêté son carosse et qui ayant desiré venir avec lui, s'était promené sans l'en avoir prévenu, pendant qu'il ordonnait des rafraîchissemens ; qu'enfin, sur la description qui lui avait été faite, des personnes attendues, il avait cru ne pas se tromper en se permettant de les arrêter et de leur annoncer qu'il était à la poste voisine.

Il approuva cet expédient, qui devait calmer l'effet de la première rencontre, et un quart-d'heure après, il vit descendre le docteur, donnant la main à madame de Merci.

Une aussi sage précaution n'empêcha pas que cette chère amie, ne

donna l'essor à toute sa vivacité; il serait impossible de décrire tout ce qu'elle dit, tout ce qu'elle fit, dans ce premier moment; Ledoux fut caressé de tous, et il lui fallut tout baiser, sans en excepter la chèvre; c'était un spectacle touchant et qui eût fait son bonheur, s'il n'eût été troublé par ses secrètes alarmes.

Après une heure de repos, on remonta en voiture; madame de Merci, sa mère et l'enfant, vinrent dans la berline qu'il avait amenée, et ils ne tardèrent pas à arriver, ayant pris une route au-dessus de Paris, pour se rendre à la maison de madame de Merci.

Ledoux fut retenu, comme il s'y attendait, ainsi que le docteur, qu'il lui tardait de pouvoir interroger. L'heure du repos lui en donna le moyen.

—Il serait à souhaiter, lui dit-il, que votre intéressante malade pût rester

dans l'état d'exaltation qui l'a soutenue jusqu'à ce moment; cet état, qui n'est pas la folie, n'aurait ni désagrément ni danger, et me laisserait le temps de la secourir, ou du moins de diminuer le péril; mais je crains le calme de cette nuit ou de la suivante. Le médecin de Bordeaux a très-bien jugé sa situation, et le lait s'étant porté à la tête, nous avons à craindre un dépôt, ou, ce qui serait pis, une fièvre maligne de la plus dangereuse espèce.

— Et vous ne pouvez rien prévenir?

— Non : notre art qui guérit quelquefois, est plus rarement à portée de prévenir, et ne peut rien hasarder dans cette circonstance; le lait est un protée qui change de forme, de place avec tant de rapidité et qu'on est forcé d'attendre que ses effets soient caractérisés.

— Mais elle paraît bien.

— Vous n'avez pas remarqué, comme moi, que pendant que nous étions encore en voiture, madame de Merci a commencé à se calmer ; que le rouge, trop vif, qui animait son visage, s'est presque totalement éteint depuis qu'elle est arrivée ; qu'elle même, a paru surprise de se trouver dégoûtée de tout ce qu'elle croyait manger avec plaisir.

— Et vous en concluez ?

— Je ne conclus rien encore, j'observe que le moral a perdu de son activité, et que la nature, pour reprendre la sienne, éprouvera sûrement une commotion violente.

De semblables conjectures, ne pouvait lui procurer le repos, aussi passa-t-il une nuit cruelle.

Madame de Merci sonna dès huit heures, et ne tarda pas de le faire prier, ainsi que sa mère, de passer auprès d'elle : « je suis si fatiguée, si

abattue, leur dit-elle, et si surprise de l'être, que je ne conçois rien à cela; j'ai fait la route sans avoir éprouvé d'autre indisposition qu'un peu de mal à la tête; aujourd'hui j'ai les yeux appesantis, et je n'ai pas la force de me lever, je voudrais consulter quelqu'un.

— Le repos vous remettra, j'espère, ma chère amie; mais si vous croyez avoir besoin d'un médecin, le hasard nous sert à propos, c'est le docteur P....., qui m'avait prêté sa voiture, et que vous avez retenu chez vous.

— J'en suis bien aise, son extérieur inspire la confiance, et il n'a pas dit un mot de sa profession.

Le docteur ayant été introduit, ordonna des calmans et du repos; lorsqu'on fut sorti de la chambre, il lui dit que pouvant s'éloigner sans inconvénient, jusqu'à midi, il allait faire un tour à Paris, et qu'il pouvait

compter qu'il serait revenu avant une heure.

Il passa ce temps dans une inquiétude inexprimable; lorsque M. P..... revint, il trouva sa malade debout, il ne blâma pas cet effort, et l'invita au contraire à paraître à table; le dîner fut court et triste, l'abattement de madame de Merci la força de se mettre au lit, où la fièvre commença à se déclarer; à six heures du soir, elle était accompagnée de délire, et la consternation fut générale dans toute la maison.

Le docteur se proposa pour passer la nuit, madame de Clairac voulut absolument s'en charger seule; M. P..... et Ledoux, étaient sur les épines, il n'eût pas été nécessaire de les éveiller. Ils ne furent cependant appelés que le lendemain matin à neuf heures. La malade se trouvant plus calme, dit qu'elle avait souffert des douleurs

intolérables, que tout son mal était à la tête, et que se croyant en danger, elle desirerait qu'on fît de suite venir un notaire, pour recevoir son testament : « ce n'est pas, ajouta-t-elle, que j'aie aucune disposition particulière à faire; ma mère et vous, mon ami, avez trop de générosité pour ne pas suppléer à tout ce que je pourrais oublier; mais je veux vous donner à tous deux, et l'un à défaut de l'autre, tous mes droits sur mon fils. Voilà ce que je souhaite, pour qu'aucune personne ne puisse s'en mêler, que celles qui ont toute ma confiance. »

Les efforts de madame de Clairac, et ceux de Ledoux, pour lui persuader de remettre cette triste formalité, ayant été inutiles, il fallut y consentir.

Tandis qu'on attendait les notaires, madame de Merci dit à son ami, en présence de sa mère : « je ne vous recommande pas mon fils, je sais combien il

vous sera cher : mais j'exige de vous de ne pas me faire de sacrifices extraordinaires, vous êtes jeune, vous devez remplir le vœu de la société, et élever une famille; que mon fils en soit l'aîné, gardez-moi la fidélité du cœur, c'est la seule que j'ambitionne, et que je me crois sûre d'obtenir.

Il était oppressé, et ne put répondre qu'en pressant sa main dans les siennes; l'arrivée des notaires mit fin à cette pénible scène.

Leur opération fut à peine terminée, que la malade retomba dans une situation insupportable pour elle, et déchirante pour les spectateurs; cette cruelle souffrance ne se calma qu'à la fin du troisième jour,

Cette infortunée l'ayant aperçu auprès de son lit, et remarquant que sa mère et lui, étaient également éplorés, eut le courage d'entreprendre de les consoler : « je vois avec plaisir,

dit-elle, combien je vous suis chère, et j'espère être rendue à votre tendresse; mais si le sort en décide autrement, pourquoi vous affligeriez-vous avec cet excès? ne serais-je pas plus à plaindre si j'avais perdu un des trois objets qui seuls me rendaient la vie précieuse, et ne dois-je pas rendre grâce au destin d'abréger mes jours au milieu d'une félicité qui ne pouvait plus s'accroître, et de me soustraire à la cruelle nécessité de la voir s'altérer. »

Ils reprirent un extérieur plus tranquille, le calme qui succéda, semblait leur rendre l'espoir; hélas! ce n'était qu'un calme trompeur: le docteur interrogé sans cesse, ne répondait pas, où se bornait à dire: « il faut laisser passer le neuvième jour, pour que je puisse vous satisfaire. »

Cependant, la chère malade ayant des intervalles de repos, assez longs

pour permettre quelqu'espérance, Ledoux en profitait pour faire de courtes apparitions chez lui, et revenait passer le reste du jour auprès d'elle.

On était parvenu à ce neuvième jour, attendu comme époque décisive; madame de Clairac était si fatiguée, qu'elle avait consenti que Ledoux la remplaça pour cette nuit.

Le docteur et une femme de chambre s'étaient établis dans la pièce voisine, dont la porte était ouverte; et lui, était resté auprès de sa chère amie; son sommeil quoiqu'agité, s'étant soutenu, il était vers la fin de cette funeste nuit, la tête appuyée sur son lit; sa main qu'elle porta sur son visage, le tira d'un léger assoupissement : « où sommes-nous, lui dit-elle, mon cher Ledoux?

—Dans votre chambre, cher amour, où il paraît que vous avez mieux reposé.

— Ah dieux ! tant pis, je croyais en te voyant, être à l'accomplissement de mon rêve ; mais ce terme est bien reculé.

— Tu as donc fait un songe heureux ?

— Hélas ! pour moi seule en ce moment, mon bien aimé, tu vas en juger. Je venais de te dire le dernier adieu, et je me trouvais dans une vaste plaine parsemée de fleurs et d'arbrisseaux, sans route tracée, où je marchais à l'aventure ; n'apercevant point de bornes à ma course, j'étais tombée d'ennui, plus que de lassitude, au pied d'un oranger ; à peine y étais-je, que j'aperçus une jeune personne, d'une beauté au-dessus de toute expression, couverte d'une simple draperie blanche, et très-légère.

» Console-toi, me dit cet être ravissant, tu arriveras au but de tes desirs, tu seras réunie à ce que tu as le plus aimé, parce que tu auras été

aimée de même ; alors, parvenue au séjour de la félicité inaltérable, tu la goûteras dans toute sa pureté : là, les cœurs sont assortis et unis par un charme indestructible.

— Mais, si mon ami, lui observai-je, est aimé par une autre autant que par moi, il y aura donc toujours une infortunée ?

— Non, n'ayant pas obtenu cette espèce de sentiment auquel tous les autres sont subordonnés, elle le trouvera parmi les cœurs qui ne l'ont pas rencontré pendant leur séjour sur la terre, ou parmi ceux qui y ont trop peu vécu pour avoir pu y exercer leur sensibilité : les unions ainsi que les réunions, sont, comme je l'ai dit, toutes subordonnées à la réciprocité de force dans le sentiment.

» Trois fois, mon cher ami, j'ai fait le même songe et avec les mêmes circonstances, excepté qu'à la dernière,

l'être céleste a tiré de dessous sa draperie une semblable à la sienne, en me disant : « Quitte tes vêtemens, et prends celui-ci. » J'avais baisé sa main en signe de reconnaissance, et c'est dans le mouvement que je faisais pour prendre cette draperie que je me suis éveillée. »

Qui n'aurait cru après un songe aussi doux pour elle, aussi délicieux pour lui, raconté avec autant de tranquillité, que cette femme adorable allait être rendue à ses vœux. Cependant son affaissement devenant de moment en moment plus sensible, il en fut effrayé : le docteur vint à sa voix, il lui raconta succintement ce qui venait de se passer, l'aida à faire prendre à la malade un cordial, mais envain, elle ne retrouva sa voix que pour s'écrier « je me meurs, viens, mon ami, recevoir mon dernier baiser et mon dernier soupir. »

Il le reçut en effet, et à compter de ce moment, il resta quinze jours sans savoir ce qui s'était passé à son égard ou autour de lui ; lorsque ses yeux se r'ouvrirent et qu'il put discerner les objets, il vit un enfant qui venait de l'éveiller par ses caresses et madame de Clairac assise à côté de son lit, dont les traits exprimaient à la fois la joie et la douleur ; il prit l'enfant dans ses bras, et tandis qu'il le serrait sur son cœur, des pleurs abondans vinrent le soulager d'un poids insupportable, mais sans lui rendre la faculté de parler.

Il entendit seulement, le docteur qui survint, dire à madame de Clairac ; « il pleure, tant mieux, il est sauvé ; dans un autre temps je lui rappèlerai les devoirs d'un homme, celui auquel il se doit, le plus essentiel est maintenant dans ses bras, par son cœur il se fera entendre à sa raison ; adieu, madame,

je voudrais avoir mérité toute votre reconnaissance, comme j'ai obtenu votre estime; soyez tranquille désormais sur le sort de M. Ledoux, son rétablissement est certain. »

Sa convalescence fut longue et douloureuse; il avait gagné le mal de son amie, mais la cause étant différente, la faculté s'était à loisir exercée sur son robuste physique.

Au moment où le plus funeste sort le priva de sa chère Merci, le docteur jugeant bien sa position, l'avait fait envelopper et emporter dans une voiture, où, accompagné de deux hommes vigoureux, il l'avait tout de suite fait transporter chez lui, afin d'être plus à portée de le soigner; cette opération faite et ses premiers soins donnés, il revola au secours de madame de Clairac.

Ce fut d'elle, que Ledoux apprit avec le temps, qu'elle avait fait dépo-

ser le cercueil de sa fille dans une salle basse, en attendant la construction d'un petit souterrain, qu'elle avait fait pratiquer dans le jardin, sous un bosquet de lilas et de roses, où, maintenant sont renfermés les restes de cet objet de leurs éternels regrets; le récit de ces soins touchans, leurs entretiens sur cette perte irréparable charmaient sa douleur, mais sans la calmer. Cependant la vigueur de sa constitution ayant pris le dessus, la respectable mère lui fit entendre, que ses intérêts, ou plutôt ceux de son petit-fils, la rappelaient dans sa patrie; qu'elle serait restée tant qu'il aurait été en danger, mais que rien ne pouvant plus la retenir, elle desirait quitter des lieux où elle avait perdu ce qu'elle avait de plus cher; que ne pouvant plus être unis par les liens qu'ils s'étaient proposés, ils le seraient par les regrets et par des devoirs bien sa-

crés ; que les convenances ne permettant pas que l'enfant fût ailleurs qu'avec elle : elle était persuadée qu'indépendamment de cette considération, il lui ferait le sacrifice de la seule consolation qu'elle pût espérer ; qu'elle le lui garderait jusqu'à ce qu'il eût l'âge d'être confié à ses soins, et qu'alors elle s'arrangerait pour venir demeurer à Paris, si sa carrière allait jusques-là.

N'ayant rien à opposer à une si juste demande, cette séparation réveilla le sentiment de ses maux, et l'éloignement d'un enfant qui remplissait tous ses loisirs, le conduisit à la nécessité de se rendre à la société et de chercher quelque dissipation.

L'absence et le temps produisirent leur effet inévitable. Il n'avait pas encore vingt-quatre ans : la jeunesse, cette irréconciliable ennemie de la raison, l'a fait retomber dans de nou-

velles erreurs; mais il a tiré de celle-ci l'utile leçon de ne plus s'engager avec des femmes mariées : c'est hasarder à la fois le bonheur de trois personnes, et il n'a jamais songé, sans frémir, à l'abyme où sa chère de Merci et lui avaient failli tomber ; parce que chacun d'eux avait un cœur qui ne pouvait admettre ni souffrir de partage.

Entraîné par les charmes de madame de Merci, et par la rapidité des événemens, je n'ai que trop partagé les sentimens du malheureux Ledoux, et je suis tombé dans le défaut de tous les historiens. S'agit-il de combats ou de révolutions? leur plume disserte et décrit avec plaisir toutes les circonstances, tandis qu'au contraire, elle se traîne péniblement sur les époques paisibles où règnent les arts et le commerce. Mais je n'ai pas leur excuse : la sagesse a aussi des troubles et même

des tempêtes à essuyer ; et en reprenant les aventures de l'aimable Sainville, on verra combien je suis coupable de l'avoir si long-temps négligé.

CHAPITRE XIII.

Douce influence de l'amitié sur les chagrins de l'amour.

PENDANT l'effervescence de sa passion pour madame de Merci, Ledoux n'avait cessé de songer à son cher Sainville ; dans l'inquiétude où il était sur son sort, il se reprochait de se livrer aux plaisirs, tandis que peut-être, disait-il, son ami souffrait tous les maux à la fois, et ignorait qu'il lui restait un ami, qui n'estimait les faveurs de la fortune, que dans l'espoir de les partager avec lui.

Ses inquiétudes devinrent encore plus vives, lorsqu'il éprouva le vide que lui laissa la perte de cette maîtresse adorée : privé de l'une, éloigné

de l'autre, peut-être pour toujours, sa santé s'altérait visiblement, lorsqu'il reçut à la fois deux volumineuses dépêches qui, en l'instruisant de la situation de son ami, lui firent connaître en même temps à quel point il partageait ses sentimens et sa sollicitude.

La sombre mélancolie qui le consumait en fut dissipée, et il se retrouva en état de se livrer aux affaires et aux distractions dont il avait besoin.

Ces dépêches, dont l'une avait été de beaucoup retardée, lui furent remises directement par un envoyé du cercle de la Basse-Saxe, dont la mission à Paris, projetée un an avant, ne faisait que de s'effectuer.

C'est d'après la première de ces dépêches que j'ai retracé ce qu'on a vu des événemens de la vie de Sainville, et aussi à l'aide des éclaircissemens particuliers que j'ai eu de lui-même, lorsque j'ai été à portée de les avoir,

parce qu'elle se sentait de la rapidité qu'exigeait de lui ses voyages, et les premiers jours de son établissement chez M. Ehrlich.

La seconde, au contraire, se trouvant écrite avec l'ordre et les détails que lui permettait la perspective d'un avenir plus heureux, j'ai cru devoir la conserver dans toute sa simplicité, et laisser le plaisir de connaître les sentimens et les actions d'un homme qui s'est peint lui-même; ce sera donc lui qu'on entendra dans les chapitres qui le concernent.

CHAPITRE XIV.

Présomption sur les sentimens de la belle Eugénie ; projets maritimes ; voyage à Hambourg ; caprice de la fortune en faveur de Sainville ; autre voyage à Copenhague ; son départ pour Stockholm.

TANDIS que le sort semble s'adoucir en ma faveur, que fait, que pense mon cher Ledoux ? personne ne répond à cette question, que je me fais à tous les instans : je ne peux lui écrire sans craindre de le compromettre ; il ignore le lieu de ma retraite, et ne peut me donner de ses nouvelles ; mais pourquoi, ne lui écrirais-je pas ? pourquoi refuserais-je à mon cœur affligé, ce moyen de tromper les maux de l'absence ? une circonstance favorable

peut se présenter, et il recevra, avec ce que je lui ai déjà tracé, ce compte fidèle de toutes mes pensées, et je goûterai d'avance le plaisir de les lui confier.

Je t'ai déjà dit, mon ami, quel genre de vie je menais dans la maison de M. Ehrlich; je vais te rapporter celui de mes entretiens avec sa fille, qui fixe le plus mon attention.

— Je crois, me dit un jour l'aimable Eugénie, avoir aperçu dans Corneille, un motif à ajouter à ceux qui vous ont porté à m'en recommander la lecture, c'est que j'y reviens avec plus d'intérêt qu'à tous les autres; mais je ne pourrais en déterminer nettement la cause.

— Ne serait-ce pas, mademoiselle, que Corneille, rempli de pensées fortes, de sentimens élevés, appartient à tous les âges, à tous les temps, et parle le langage de toutes les nations; au lieu que Racine, son émule, dont le mé-

rite particulier est dans le style, doit être plus senti et plus admiré par les Français que par les étrangers.

— C'est précisément ce que j'éprouvais, sans avoir pu le définir : cependant je lui rends justice, ainsi qu'à ses successeurs, et j'ai un sentiment de préférence pour Voltaire ; il a mis en action des sujets neufs pour le théâtre, tels que *la Tendresse maternelle*, *la Superstition*, *le Fanatisme ;* et lorsqu'il rentre dans le genre préféré sur la scène, je trouve ses héros aussi passionnés et moins langoureux que ceux de ses prédécesseurs.

— Aussi lui a-t-on reproché de n'être pas tendre, et c'est pour s'en justifier qu'il a fait *Zaïre*.

— On a dû, je crois, être désabusé, et l'on ne peut refuser à Orosman d'être tendre, lorsqu'il dit à Zaïre :

J'aime mieux vous perdre et loin de votre vue,
Mourir, désespéré de vous avoir perdu,

Que de vous posséder, s'il faut qu'à votre foi,
Il en coûte un soupir qui ne soit pas pour moi.

— Pardonnez, mademoiselle, si j'ose vous dire que le public, en convenant que Zaïre était tendre, n'a pas été généralement du même avis sur le compte d'Orosman, et particulièrement sur le sentiment renfermé dans les vers que vous venez de citer, on a trouvé plus d'amour-propre que de véritable tendresse.

— Il est très-possible que je ne m'y connaisse pas; comment la définit-on en France?

— Je vous prie d'observer que ce n'est pas mon opinion particulière que je défends; mais pour satisfaire à votre question, je vais vous en donner une définition tirée des pièces fugitives du même auteur.

Projets flatteurs de séduire une belle,
Soins concertés de lui faire la cour;
Tendres écrits, sermens d'être fidelle,

Airs empressés, vous n'êtes pas l'amour.
Mais se donner sans espoir de retour,
Par son désordre annoncer que l'on aime,
Respect timide avec ardeur extrême,
Persévérance au comble du malheur,
Voilà l'amour : il n'est que dans mon cœur.

— Cette définition est très-délicate ; mais elle est hors du vrai, puisqu'elle suppose l'entier sacrifice du bonheur de l'un à l'autre ; c'est une vertu exagérée et au-dessus de l'humanité, que celle qu'on ne peut pratiquer ; pour moi, je ne me pique point d'atteindre l'impossible, et je ne rougis point d'avouer, qu'un cœur comme celui d'Orosman, me conviendrait, parce que je pense comme lui, et aussi comme Aménaïde, lorsque répondant à sa confidente, qui veut excuser Tancrède, elle dit :

Rien ne peut l'excuser :
Quand l'univers entier m'accuserait d'un crime,
Sur son jugement seul, un grand homme appuyé,
A l'univers séduit, oppose son estime.
Il aura donc pour moi, combattu par pitié!

De semblables conversations, en présence de son père et de son frère, dans lesquelles elle montrait à découvert ce qu'elle était, ce qu'elle souhaitait qu'on fût à son égard ; ses manières affectueuses avec moi, le soin soutenu de nous rapprocher, de nous mettre constammment aux prises sur des objets d'instruction ou de sentiment, devait faire concevoir les plus hautes espérances; je n'en conçus cependant pas, je me trouvais heureux de ma situation, je n'étais troublé que par la crainte de la voir passer dans les bras d'un autre ; mais plus cette charmante personne m'offrait la réalité des vertus et de la chimère de perfections que je m'étais créée, plus je me tenais en garde contre des sentimens qui ne pouvaient que me rendre malheureux.

M. Ehrlich, père, vint un matin, m'arracher à la molesse dans laquelle

je vivais; « j'ai, me dit-il, mon fils, à te communiquer un projet que j'ai conçu, et qui achevera ta fortune; ce sera le plus grand des travaux que j'exige de toi; mais j'espère aussi qu'il en sera le dernier.

» Le port de Batavia, seulement ouvert aux Hollandais et aux peuples de l'Asie, se trouve libre, par les circonstances qui influent de l'Europe sur cette région. C'est à ton zèle que je veux confier cette opération, qui demande de longs préparatifs; je me réserve le soin des principaux objets de chargement; mais comme ceux de luxe sont recherchés avec avidité dans cette riche et voluptueuse colonie, c'est à toi que je veux confier le soin d'aller acheter à Hambourg tous ceux dont le besoin ou l'intérêt force les Français à se défaire. Tu prendras chez nos correspondans les fonds nécessaires. »

Je partis le surlendemain pour Hambourg, emmenant avec moi mon fidèle Burck, que je destinais à conduire ou accompagner ce que j'acheterais : je réussis au-delà de mes vœux, à m'établir des points de relation; je paraissais dans chacun, deux fois par jour; et j'achetai directement une multitude de bijoux d'or, de montres, de bagues, dont au moins je donnais la valeur intrinsèque aux malheureux propriétaires : j'achetai aussi des portefeuilles, des nécessaires, des coffres, et de tous ces petits meubles inventés pour satisfaire le luxe et le goût des superfluités. Je les expédiais de suite à mes associés, qui enfin me donnèrent l'ordre de m'arrêter.

Les bureaux de loterie, où l'espérance et la cupidité attire une foule de personnes de tous rangs, avaient été mes agens secrets, et m'avaient merveilleusement servi; un jour que

j'étais dans l'un de ces bureaux, une femme âgée, et qui n'annonçait pas l'opulence, vint y prendre six numéro, pour le tirage du lendemain; j'entendis le buraliste lui dire : « Vous ne mettrez donc jamais que des *extraits*, madame Rimer : vous savez combien de fois vous avez regretté de n'avoir pas joué les *ambes ;* il n'y a que deux tirages que vous auriez eu un *terne ;* quand on ferme la porte au bonheur, on n'a plus le droit de se plaindre.

— Chacun fait comme il peut; si j'avais le moyen, je hasarderais; mais n'en ayant pas, il faudrait prendre sur le prix des extraits, et ces extraits m'ont toujours remboursés avec quelque profit.

Il me serait impossible de déterminer pourquoi je m'avisai de dire à cette femme : mais une fois n'est pas coutume, et si vous réussissiez, cela vous donnerait de nouveaux moyens.

— Si j'avais les vôtres, monsieur, je ne balancerais pas; car je suis persuadée que mes numéro seront heureux, je les ai rêvé tous six; et comme on ne peut manquer d'être généreux, quand on est fait comme vous, prenez-les; si vous gagnez, vous me ferez part de votre bonheur, et comme j'en aurai été la cause, je ne refuserai pas de le recevoir.

— Il serait, peut-être, plus certain, madame, de vous offrir le montant de la mise; mais comme ce serait vous désobliger, je vais faire ce que je n'ai jamais fait, et que réellement je regarde comme une folie.

Je tirai quelques ducats, et fis une mise qui embrassait toutes les chances.

Soit faveur de l'aveugle fortune, soit que le destin ait voulu récompenser une bonne intention, il sortit quatre numéro des six, et je me trouvai, en mack lubs d'Hambourg, propriétaire

d'une somme équivalente à deux cent trente mille et quelques livres de France. J'assurai à la bonne femme qui m'avait procuré cette faveur du sort, un revenu de huit cents marcks, et je lui en donnai deux cents, pour attendre le premier quartier ; j'en reçus plus de bénédictions que la chose ne valait ; mais ce qui me satisfit le plus, c'est qu'elle m'assura qu'elle ne jouerait jamais, puisqu'elle venait de gagner au-delà de ses espérances.

Mes fonds furent distribués chez nos correspondans ; et je retournai de suite à Lubeck, où mon premier soin, en apprenant à mes associés ma bonne fortune, fut de leur faire connaître le desir que j'avais d'acquérir un navire ; et de le consacrer au souvenir d'un ami, auquel j'attachais les plus heureuses espérances, pour le succès de nos entreprises.

» Tu m'as trop appris, me dit ce res-

pectable père, à chérir l'amitié, pour que je ne partage pas tes desirs. » L'acquisition de deux navires aux frais communs de la société fut arrêtée, et le plan de construction laissé à mes soins.

Mademoiselle Eugénie, qui survint, fut instruite de ce qui venait de se passer, et applaudit à des sentimens qu'elle m'a avoué depuis avoir contribué à hâter sa détermination en ma faveur; ainsi, mon ami, tu n'as pas moins influé sur mon bonheur que sur mes succès maritimes.

Si le changement que la nature opérait à l'avantage de la belle Eugénie m'avait paru sensible, lorsque j'étais auprès d'elle tous les jours, il le fut bien plus après une longue absence, et je ne pus m'abstenir de lui en faire compliment.

— Vous avez, me dit-elle, avec un peu de malice, tellement tourné

mon esprit à la française, qu'il m'a bien fallu mettre tous mes soins pour que ma personne fût à l'unisson; on ne peut trop faire pour acquérir les grâces dont votre nation est le modèle.

Je répondis avec plus de trouble que d'esprit; mais elle en parut satisfaite.

En dînant, il fut arrêté que je partirais pour Copenhague dès le lendemain; « la construction Danoise, me dit M. Ehrlich, est excellente; il n'y a pas loin, tu vas y donner tes ordres, et aussitôt que ton bâtiment sera sur quille, tu reviendras; je te demande seulement, mon ami, qu'il puisse porter au moins trois cents tonneaux.

— Il en pourra recevoir plus de quatre cents, sans nuire à la rapidité de la marche et à la solidité; mais il faut le doubler en cuivre.

— Sans doute, cela est indispen-

sable, et entre dans mes vues pour notre grande opération.

Le lendemain matin, de bonne heure, je pris par terre la route de Copenhague, toujours accompagné de mon Williams Burck, en qui je découvrais chaque jour plus de capacité, et une ardeur de s'instruire qui méritait mon estime.

Je le destinai à suivre l'exécution de mes ordres pour la construction du navire; ce garçon, qui unissait la bonne conduite à l'application la plus constante à ses devoirs, était cependant jovial; il commencait à jargonner le français, que je tâchais de lui apprendre, et rien n'était si originale que les assurances de son affection dans cette langue.

Je chur, me disait-il, *mon chir capitaine, que je fous sui attaché pour le fi; que le grand mât me serve de pipe si je ments.*

Je trouvai à Copenhague toutes les facilités possibles pour la construction; des matériaux prêts de toutes proportions me permirent de voir mon bâtiment sur quille au bout de vingt jours; j'obtins aussi la permission de lui faire porter le pavillon Danois, et des lettres de marque pour toutes mes courses.

De retour à Lubeck, je m'occupai du changement d'un vieux et gros bâtiment destiné pour Stockholm; » ce sera, me dit M. Ehrlich, son dernier service après ce court voyage. Tu trouveras, mon fils, ton navire très-avancé; nous ferons détruire ce vieux bâtiment, que je n'oserais envoyer plus loin, et à ton retour, j'acheverai de te faire connaître mes intentions. »

En six jours je fus en état de mettre à la voile, et de commencer cette seconde course.

CHAPITRE

CHAPITRE XV.

Accueil flatteur fait à Sainville ; proposition séduisante éludée ; son retour à Lubeck ; mariage projeté.

Le penchant que j'avais eu de me retirer en Suède fut justifié par la rencontre que je fis à Stockholm du jeune Ulric de Goërtz. Ce jeune seigneur, qui, en qualité de volontaire, avait servi quelque temps dans la marine française, me reconnut, et vint me sauter au cou ; il ne voulait pas moins que me présenter à la cour, et m'attacher à la marine Suédoise : il avait tout le crédit qu'il fallait pour y réussir ; j'acceptai seulement d'être présenté dans les bonnes maisons de la

ville dont il voudrait bien me procurer l'accès ; j'y fus accueilli avec l'urbanité et l'amabilité qui distingue les Suédois, et qui les a fait appeler les Francais du nord.

Le jeune Ulric revenait souvent à la charge, et las de me voir persévérer dans ce qu'il regardait comme une carrière obscure pour un homme de ma naissance, il me dit un jour, avec un air de succès : « nous verrons, mon brave, si vous direz toujours de même. » Cette espèce de menace, qui n'avait rien que d'obligeant, prit le soir une consistance si imposante, que je fus dans la nécessité d'y répondre sérieusement.

Il m'avait présenté dans sa famille, dont trois sœurs charmantes faisaient l'ornement; ce soir là, il s'y trouva une jeune veuve, riche, indépendante, que j'avais remarquée quelque fois dans d'autres maisons, à qui j'avais

payé le tribut de l'admiration qu'elle méritait et qui lui était généralement accordé ; mais à qui je n'avais adressé aucun hommage particulier. Après quelques instans de conversation générale, l'une des sœurs me reprocha agréablement le chagrin que je faisais éprouver à son frère, en me refusant aux témoignages d'estime et d'amitié qu'il voulait me donner.

« C'est très-bien fait à vous, ma chère Clarisse, interrompit la jeune veuve, de quereller M. de Sainville, car j'ai parié contre Ulric qu'il nous resterait ; mon pari est considérable et je serais très-fâchée de perdre ; ces derniers mots furent prononcés en me regardant, et d'un air qui semblait dire : oserez-vous me résister ?

Je n'ai pas le défaut d'être présomptueux, mais cette attaque, très-directe, pouvait avoir un but, comme aussi elle pouvait n'être qu'une plai-

santerie; dans une incertitude que je ne pouvais ni ne voulais éclaircir, et croyant ne devoir plus tenir mes amis dans l'incertitude, que je ne voudrais qu'ils m'y tinssent, je répondis, à la belle veuve, que je m'empresserais d'être de moitié dans son pari, sans les circonstances dont je la priais de permettre que je la rendisse juge.

Je racontai alors l'événement qui m'avait lié à M. M. Ehrlich, et je rendis compte des engagemens que j'avais pris avec eux, et sur lesquels reposait une partie de leurs capitaux; mais sans faire aucune mention d'Eugénie, dont je ne me croyais pas plus rapproché malgré le sourire que j'avais obtenu de la fortune.

— Est-ce bien là tout, me dit la dame, avec un regard pénétrant.

— Je vous ai dit l'exacte vérité.

— Je conviens que vous êtes lié par l'honneur et la reconnaissance;

mais la gloire et les distinctions, qui n'ont point de prix, méritent bien quelques efforts de votre part.

— Je les tenterais tous, madame, par le seul motif de répondre aux bontés du comte Ulric et de ses amis, si je croyais le pouvoir sans blesser tous les devoirs. Ma conduite, à l'égard de M. M. Ehrlich, est celle que j'aurais avec lui, si j'eusse eu le bonheur de le rencontrer le premier, ce qui devait m'arriver, ayant eu le dessein de venir directement en cette ville.

Ulric, qui était présent, vint galamment à mon secours ; » vous ne m'aviez pas fait ce détail, mon cher Sainville, me dit-il ; je sens que vous êtes engagé pour un assez long voyage, mais le voyage de l'Inde fait, ou avant, si quelque événement le rompait, revenez, et en quelque circonstance que ce soit, vous me trouverez le même zèle et les mêmes sentimens pour vous ;

je ne serais même pas fâché que vous eussiez quelque revers; j'ai un sentiment de préférence pour les amis malheureux.

Des personnes qui survinrent, ne me laissèrent que le temps de remercier, par une profonde inclination, et je fus satisfait d'être dispensé de répondre, ne le pouvant d'une manière satisfaisante.

Quoique sans espoir sur le compte de mademoiselle Ehrlich, il ne m'était plus possible de vivre sans elle; et je ne me dissimulais pas que, sans cette passion, j'eusse senti tout le prix des offres qui m'étaient faites pour m'attacher en Suède; et mes regrets augmentèrent, lorsque la charmante veuve eut saisi un moment pour me dire qu'elle était de moitié dans le dernier souhait que m'avait fait Ulric; qu'il serait heureux pour moi que la fortune me maltraitât, qu'elle me

servirait en paraissant m'abandonner, puisqu'elle me remettrait à ma place.

Heureusement que mon chargement était complet, deux jours après je vins prendre congé. Ulric me fit promettre de lui écrire ; j'en pris l'engagement avec l'empressement et la reconnaissance que je devais à l'acceuil plein de bonté que j'avais reçu de lui. Je me rendis de suite à bord, et après dix jours de navigation, je rentrai à Lubeck.

Je trouvai dans la respectable famille, l'accueil et les caresses auxquelles j'étais accoutumé, et dans la belle Eugénie une telle aisance dans ses manières, que j'en conclus que, plus elle était libre avec moi, moins je devais espérer que son cœur éprouvât quelque sentiment en ma faveur.

Depuis trois jours, j'étais si profondément affecté de cette réflexion, que je

ne prenais pas garde qu'il régnait entre mes amis une mystérieuse intelligence et une satisfaction toute particulière.

A notre réunion du soir, mon bon papa, me dit qu'il croyait que je regrettais quelque chose à Stockholm, que j'en avais rapporté un sérieux qui alarmait son amitié.

— Je vous assure, mon respectable ami, qu'excepté ma mère, il n'y a aucune personne au monde qui me soient plus chères que vous et votre famille.

— Je le crois, mon cher capitaine, mais conte-nous ce que tu as fait à Stockholm pendant près de trois mois de séjour.

— Je lui racontai comment j'avais été reconnu du jeune comte de Goërtz, l'accueil qu'il m'avait fait, et ses vives sollicitations de m'attacher au service maritime de Suède et de me

présenter à la cour, sans y mêler en aucune manière l'anecdote de la belle veuve.

— Et tu n'as pas été tenté?

— Je suis, mon père, trop ami du repos pour rechercher la faveur et les distinctions; quelque brillantes qu'elles fussent, elles ne pourraient me faire oublier que depuis que vous m'avez adopté, je ne peux plus être heureux qu'auprès de vous.

— Je t'en sais tout le gré possible, mon cher fils, et je ne différerai pas plus long-temps à te le prouver, tu m'as déja fait trois opérations importantes; ce sont pour moi trois des travaux d'Hercule, et comme je ne veux pas t'en faire faire douze, que j'ai eu le temps de connaître tout ce que tu vaux, qu'enfin j'ai à m'acquitter envers toi d'un service qui n'a pas de prix, demain tu connaîtras toute l'étendue de mon estime et de mon ami-

tié; pour ce soir, mes enfans, allons nous coucher, il est tard.

Je me retirai, et ne pouvant m'attendre à rien d'affligeant d'un si cher ami, je m'endormis tranquillement; à mon réveil, un domestique me remit la lettre que je transcris ici.

Ehrlich à son fils Sainville.

Nous ne sommes pas éloigné, mon fils, de l'époque de ton grand voyage, nous serons séparés près de trois ans. Rien de si incertain que la durée de la vie, et quoique je ne sois pas encore âgé, je ne veux pas m'exposer à voir le terme de ma carrière sans m'être acquitté envers toi.

Tu peux choisir parmi tout ce que j'ai de plus précieux; je prétends ne mettre aucunes bornes à ma reconnaissance, tu peux donc être sûr de n'être pas refusé; mais comme je pourrais t'offrir ce qui ne te conviendrait

pas, qu'il ne serait pas juste que ton père s'exposât à un refus, lorsqu'il est déterminé à te tout accorder, c'est à toi d'éclairer ma tendresse : ne me fais pas attendre ta réponse. Bonjour, mon cher fils.

EH...

Je relus vingt fois cette lettre, avant de pouvoir me déterminer sur le sens dans lequel je devais la prendre, je craignais de me tromper; je ne pouvais passer si promptement de la crainte au bonheur, qui semblait s'offrir; avoir l'air d'en douter, ou de n'avoir pas compris, me paraissait inconvenant ou mal-adroit; je me fixai donc à la réponse que voici :

Réponse de Sainville à M. Ehrlich.

Mon respectable ami, si je n'étais parvenu depuis que je suis auprès de

vous, qu'à vous faire concevoir que je pusse être susceptible du moindre mouvement de cupidité, je n'aurais sûrement pas obtenu l'estime et la bienveillance que vous m'avez témoignées; ainsi, sûr de vous avoir inspiré un sentiment plus favorable, j'ose prendre à la lettre, le choix que vous me donnez parmi ce que vous avez de plus précieux; mais en vous avouant que c'est tout ce que je desire, et tout ce qui pourrait me rendre heureux, je dois vous dire aussi, que je n'ai jamais eu la témérité d'y prétendre; que j'ai renfermé mes vœux; que je ne pouvais en faire la confidence qu'à vous seul, et à la confiance que vous me témoignez; que je craindrais que la tendre affection que vous m'accordez, ne vous entraînât trop loin, et ne hasardât le bonheur de la personne auquel je sacrifierais le mien, plutôt que de lui coûter

le moindre regret ; qu'enfin, devant l'obtenir d'elle-même, ce ne peut être, qu'à compter de ce moment, qu'autorisé par vous, j'oserai entreprendre de mériter ce qui ne peut être que le fruit des plus longs services.

Si je me suis trompé, mon père, si j'ai mal interprêté ce que vous avez daignez m'écrire, je ne compte pas moins sur votre indulgence, que sur le secret dont vous voudrez bien couvrir mon erreur; et, quelque chose qui arrive, soyez convaincu que vous trouverez toujours en moi, l'ami constant et le fils respectueux,

S....

Cette réponse ne fut pas plutôt sortie de mes mains, que j'aurais voulu la retenir; je restai, près d'une heure, dans la plus vive inquiétude que j'aye éprouvé de ma vie; elle devenait insupportable, lorsqu'on m'apporta les deux lettres suivantes.

Lettre de M. Ehrlich à Sainville.

Ce n'était, mon fils, que parce que je connaissais les sentimens de ma fille, et que je croyais avoir pénétré les tiens, que je t'ai donné la liberté de m'indiquer une récompense que mon cœur te destinait, dès le premier moment que je t'ai vu. Lis la réponse que vient de me faire Eugénie, et hâte-toi de venir nous rejoindre.

EH...

Lettre d'Eugénie Ehrlich à son père.

Vos bontés, mon cher papa, pour votre Eugénie, n'ont de mesure que votre excessive indulgence, vous venez d'y mettre le comble par votre lettre à M. de Sainville; sa réponse, que je viens de lire, justifie les sentimens qu'il m'a inspiré, et l'approbation que vous voulez bien leur donner. Je n'hésite donc pas, mon tendre

père, à vous avouer que l'homme modeste, qui en aimant votre Eugénie, se croyait très-loin de l'obtenir, est vraiment celui qui la mérite, et que je ne lui dissimulerai plus une tendresse que vous daignez couronner. Permettez que j'aille vous porter l'hommage de ma reconnaissance et de mon respect.

Eugénie EHRLICH.

La joie me donna des aîles, j'arrivai dans la chambre de mon père, tenant les deux lettres à la main; sûrement mes traits avaient l'expression de la plus vive satisfaction; mais là, le passage subit des craintes les plus fondées, à l'excès du bonheur, me causèrent une si prodigieuse révolution, que je tombai évanoui entre le père et la fille.

Lorsque je revins, j'étais assis à terre, la tête appuyée et soutenue par

ma chère Eugénie; son frère à genoux auprès de moi, me faisait respirer des sels, et me dit, aussitôt qu'il crut que je pourrais l'entendre : « comment se fait-il, mon cher ami, que toi, que j'ai vu si intrépide au milieu du péril, tu nous fasses trembler pour ta vie au moment du bonheur; voudrais-tu me ravir le plaisir de t'appeler mon frère?» Je le serrai dans mes bras, il m'aida à me relever, et toujours soutenu par lui, des pleurs abondans vinrent enfin me soulager.

« Le danger est passé, dit M. Ehrlich, ses pleurs sont de joie, nous pouvons nous rassurer; » tout à fait revenu, je me jetai aux pieds d'Eugénie, où je ne pus trouver d'autre expression que de baiser avec ardeur la main qu'elle m'avait abandonnée; cette manière d'exprimer mes sentimens, convenait à ces cœurs sensibles; le père et le fils me relevèrent : « embrassons-nous tous,

mes enfans, reprit le père, et ne songeons plus qu'à déjeûner. Pour toi, Sainville, je te réduis aux calmans, rien de spiritueux:» sa tendresse éclairée le faisait songer à tout.

Dans la situation délicieuse où nous nous trouvions, notre déjeûner ne pouvait manquer d'être prolongé; j'avais retrouvé la faculté de parler, je dis en m'adressant à M. Ehrlich : vos bontés pour moi, mon père, ne m'ont laissé d'autre soin à remplir, que d'écrire à ma mère.

— Tu dois lui écrire, sans doute, mais ce ne sera pas pour avoir son consentement; je l'ai, ainsi que ses pouvoirs; c'est une précaution qui te paraîtra prise de loin, et dont cependant tu es cause. Dans les peintures que tu lui as faites de notre famille, tu lui as parlé, sans doute, avec plus de chaleur que tu ne croyais, de mon Eugénie; cette mère aussi délicate

que respectable, m'a communiqué les craintes qu'elle concevait pour mon repos et pour le tien. » Je serais inconsolable, m'écrivait-elle, que mon fils pût devenir l'occasion du moindre chagrin dans une famille, dont il ne doit qu'augmenter le bonheur; il ne faut pas nous dissimuler, qu'avec quelques moyens de plaire, il ne pût devenir un objet de contrariété pour les vues que vous devez avoir pour mademoiselle votre fille, à laquelle la médiocrité de sa fortune lui interdit toute prétention; et je ne serais pas moins affligée, qu'il fût exposé à concevoir une passion sans espérance, qui ferait le malheur de sa vie, et verserait l'amertume sur les derniers jours de la mienne. Je vous supplie donc d'éviter des malheurs, que votre prudence seule peut prévoir. »

Je ne répondis à cette honorable dame, que pour la remercier d'avoir

ajouté, par le singulier témoignage de confiance qu'elle venait de me donner, aux espérances que j'avais conçues, de travailler avec succès à ton bonheur, puisqu'elle me confirmait, par ses remarques sur tes expressions, ce que j'étais plus à portée qu'elle de remarquer; je lui communiquai mon plan, que j'ai en effet suivi depuis, avec plus de certitude.

Ta mère y a donné son approbation, que je lui avais demandée, et m'a envoyé ses pouvoirs, pour prévenir tout obstacle de correspondance. Tu sais le reste, mon cher capitaine; mais comme tu ne supportes pas la joie aussi bien que l'adversité, et que je m'intéresse à ta santé, je te réserve une petite tribulation, pour opérer ton entier rétablissement.

— Ordonnez, mon père, rien de ce que vous me prescrirez ne pourra m'affliger.

— Peut-être en penseras-tu autrement, quand je te l'aurai dit. J'espère, cependant, que tu trouveras qu'Eugénie est assez jeune pour pouvoir retarder votre mariage de deux mois environ ; tu iras chercher à Copenhague ton navire, dont nous ferons ici l'inauguration, ce qui sera pour nous une fête de famille ; tu trouveras tout prêt un chargement précieux, que tu conduiras à Londres ; se sera par ce premier voyage que tu essayeras ton navire ; à ton retour les noces ; de sorte que quand tu entreprendras ton voyage de l'Inde, qui ne peut être qu'au printemps prochain, tu m'auras laissé et à ta femme, un gage de ton empressement à te réunir à nous, pour ne plus nous séparer.

Il m'eût été impossible, mon ami, de trouver des expressions dignes de la prévoyante et excessive tendresse de cet homme extraordinaire ! je l'em-

brassai avec l'ardeur des sentimens qu'il m'inspirait, et lui jurai qu'il n'y avait aucun sacrifice auquel il ne me trouvât disposé, pour mériter ses bontés.

Libre de communiquer avec ma chère Eugénie, je pus lire dans son cœur, et connaître combien elle était encore au-dessus de ce que j'avais imaginé; que de chose nous avions à nous dire, à nous expliquer! de combien de mouvemens n'avions-nous pas à nous rendre compte! tout était neuf pour nous. Nous avions donné deux jours à ces doux épanchemens, que nous n'en étions qu'à la revue des premiers jours de notre connaissance. Cependant, il fallut partir pour le Dannemarck; j'entreprenais à regret ce court voyage, pendant lequel il survint un événement qui hâta l'instant de mon bonheur.

CHAPITRE XVI.

Williams Burch devient l'ami de son capitaine ; attaque imprévue, combat ; éclaircissemens intéressans ; aurore d'un beau jour.

Je rejoignis, à Constantinople, l'honnête Williams, que je trouvai poudré, frisé, ayant un air de fête qui contrastait singulièrement avec sa tournure vigoureuse et prononcée ; il avait, pour le peindre d'un trait, l'air d'un ours ; et si la nature n'eût donné à l'ensemble de ses traits une expression de bonté, il eût pu inspirer l'effroi aux plus intrépides ; il est facile, d'après cela, de juger de l'air grotesque que lui donnait sa parure.

Mais ce qui me frappa le plus, fut de le voir occupé à tracer des figures

de mathématiques, et entouré de cartes et de quelques livres qui traitaient de cette science.

— Que fais-tu donc là, lui demandai-je?

— J'étais, mon capitaine, occupé à résoudre un problême : dans le loisir où je me trouvais, après avoir veillé à la prompte construction de votre navire, j'ai pris un maître d'hydrographie et de mathématique, afin de joindre la théorie à la pratique, et de me rendre digne d'être votre maître d'équipage, et, au besoin, votre lieutenant.

— Tu seras toujours, autant que je je le pourrai, à la meilleure place, et dès ce moment je t'en assure une, c'est que tu seras mon ami; mais, dis-moi, mon cher Burck, est-ce que pour étudier l'hydrographie, ton maître exige que tu sois frisé ?

— Ah! ça, c'est autre chose, mon capitaine, c'est que je suis de noces;

ce matin un honnête marin de mes amis s'est marié, il est à présent à son devoir, et ce soir on soupera, on dansera, et je suis le premier garçon de la cérémonie; si vous vouliez, mon capitaine, l'honorer de votre présence, vous mettriez la joie dans mon cœur et dans celui des braves gens; pardonnez ma liberté, capitaine?

— J'irai bien certainement, mon ami, et j'y danserai, j'espère.

— Et moi aussi; si vous n'avez jamais vu danser l'ours, vous le verrez danser, mon capitaine.

Je ne pus m'empêcher de rire du rapport de son jugement avec le mien, et de la bonhommie qu'il y mettait; j'estime, lui dis-je, mon cher Williams, les ours de ta trempe, ils sont plus doux que bien des hommes.

— Oui, mon capitaine, je suis doux comme un agneau; mais j'ai, quand il faut, le cœur d'un lion et la fidélité

d'un

d'un chien; vous l'éprouverez, mon bon et cher capitaine, je suis à vous pour la vie.

— J'y compte; veux-tu me conduire à bord?

— Tout de suite; il y a six jours qu'il a été lancé; il est mâté; la voilure est prête, et dans trois ou quatre jours, il sera complettement gréé.

Je visitai ce bâtiment, où je ne trouvai rien à desirer; il y avait même quelques soins dans lesquels je n'étais pas entré, et où je reconnus le zèle et l'activité de Williams.

J'eus aussi le plaisir, si long-temps desiré, de trouver là statue de M. Ledoux installée sur l'avant, et couronnée de feuillage; je distribuai mes générosités aux ouvriers; je donnai à Burck un bon de deux caisses de vin de Bordeaux, à prendre chez un négociant de mes amis, et que je lui dis d'offrir, en son nom, au nouveau marié.

Le soir, je me rendis à cette fête; je n'étais pas le seul officier qui eût accepté d'y venir; il y en avait même de la marine royale de Dannemarck, parce que partout on honore, avec raison, cette classe de sous-officiers marins, désignée en France sous la dénomination de *mestrance*.

Je passai avec ces bonnes gens une des plus agréables nuits que j'aie passé de ma vie; le goût des *wals*, qui est la danse à la mode en France, avait aussi passé dans le nord; je vis walser mon ours avec plus de légéreté que je ne m'y serais attendu, et je remarquai qu'il était recherché des plus jolies personnes, tant ce sexe est porté, par un sentiment naturel, vers l'homme dont la force et le courage lui semblent propre à protéger sa faiblesse.

Les négocians Danois m'ayant fait demander si je voulais prendre des marchandises à fret, je ne pus me

refuser à une proposition, plus avantageuse aux intérêts de la maison, que de m'en aller sur mon lest; cela me retarda de quelques jours; mais enfin le dixième, depuis mon arrivée, je partis, et arrivai le lendemain de bonne heure à Lubeck, tant la marche de mon bâtiment répondit à ce que je m'étais promis de sa construction.

Mon retour fut un jour de fête, ainsi que les trois qui suivirent; le baptême de mon navire fut fait avec pompe; mon frère en fut le parrain avec la belle Eugénie, et *M. Ledoux* fut couronné par les marins qui m'étaient les plus chers.

Après ces momens de plaisir, je mis tous mes soins au voyage de Londres, et je le pressais, comme devant me conduire au terme de mes plus chers desirs; cette opération me faisait rentrer tard; le port était très-éloigné de la ville; un soir que je revenais, tou-

jours accompagné de Williams, portant un bâton noueux, qui, dans ses mains, était une véritable massue, nous fûmes, au detour d'une rue isolée, arrêtés par quatre hommes.

L'un d'eux dit aux trois autres; « gardez et répondez-moi de celui-ci; quant à vous, monsieur le capitaine, je veux savoir ce que vous valez. »

Burck n'était pas d'une construction à rester tranquille; « je vais, dit-il, en jurant comme un marin, vous faire walser; ce qu'il ne fit que trop bien, sachant se servir de son bâton à la manière des bas-Bretons.

Je n'eus cependant pas le temps de regarder comme il s'en tirerait, ni d'aller à son secours; mon ennemi ne m'en laissait pas le loisir, il m'attaqua avec impétuosité.

Tu te ressouviendras sûrement, mon cher Ledoux, avec quel soin nous avions suivi cette partie de nos exer-

cices : bien m'en prit de ne l'avoir pas oubliée, j'avais à faire à un homme qui m'eût peut-être vaincu, s'il eût mis moins de fureur dans son attaque; je parvins à lui porter un coup qui l'étendit à mes pieds, au moment où Williams, qui avait démonté et mis en fuite deux de ses assaillans, venait d'abattre le troisième.

« Il me paraît que c'est fini, me dit-il tranquillement; rentrons, mon capitaine, il est inutile d'avoir rien à démêler avec la garde. »

Je suivis son conseil avec d'autant plus d'empressement, qu'il avait dans plusieurs endroits des traces de sang; je n'avais aucune blessure; mon premier soin, en rentrant, fut de le visiter : je ne lui trouvai que quelques légères atteintes de sabre; je le fis penser et garder à la maison.

Il n'y avait pas moyen de faire à

MM. Ehrlich un mystère de cette rencontre; tandis que je leur en détaillais les circonstances, je les vis se regarder avec cet air d'intelligence, qui semble dire : nous avons tous deux la même opinion, et nous en tirons les mêmes conséquences.

Le père prit la parole et me dit : « Tu vas rester ici Sainville, tu ne parleras à Eugénie de cette aventure, que comme d'une rencontre de gens ivres; mais comme j'ai des raisons à l'attribuer à une cause sérieuse, je vais sortir avec mon fils et deux domestiques, autant pour éclaircir mes doutes, que pour prévenir nos plus proches parens de se rendre ici demain vers dix heures : cet événement change mon plan; tu seras marié aussitôt qu'ils seront réunis; je ne voulais retarder de deux mois que pour laisser parvenir ma fille à sa dix-septième année; mais cette précaution ne m'arrête

plus : elle ne peut d'ailleurs être nécessaire avec un homme délicat.

— Croyez, mon père, que je partage votre sollicitude, et que je préviendrai vos desirs ; mais vous ne sortirez pas sans moi.

— Je t'ordonne de rester, il n'y a rien à craindre pour moi, je ne suis plus un jeune homme : je ne vais d'ailleurs que chez le premier magistrat et chez mes amis ; il est près de neuf heures, je n'ai pas un moment à perdre, je serai de retour à dix.

J'allais passer chez ma chère Eugénie, lorsque je la vis entrer avec l'empressement de la curiosité, sur les blessures de Williams ; il n'avait, d'après mes ordres, rendu compte de rien, et elle ignorait, avec toute la maison, que ce fut moi qu'on eût eu intention d'attaquer. Je lui répondis conformément aux intentions de M. Ehrlich, et

lui dis qu'il venait de sortir avec notre frère pour une affaire imprévue.

Jusqu'à dix heures je restai tranquille, et le temps passa avec rapidité; mais lorsqu'il se fut écoulé une demi-heure de plus, je parus inquiet, malgré mes soins pour le dissimuler.

— Vous avez, me dit ma *promise*, (c'est le nom qu'on donne en Allemagne aux jeunes filles dont le mariage est annoncé) un sujet d'inquiétude que vous me cachez?

— Je n'ai, je vous assure, que de l'impatience.

— Mais notre père ne sort jamais si tard?

— Il est avec son fils et deux domestiques, portant des lanternes.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas accompagné?

— Je le voulais, il m'a ordonné de rester auprès de vous jusqu'à son retour.

— Soyez-donc tranquille?

— Je le suis.

— Oui, avec les signes de l'impatience et de l'inquiétude.

— Je le suis si peu, que je me livrais à la douce illusion d'un songe que j'ai fait cette nuit, et qui, s'il se réalisait, me mettrait au comble du bonheur, puisque j'étais votre époux avant mon départ pour l'Angleterre.

— Réellement, M. Sainville, vous avez fait ce rêve?

— Hélas! ce n'est qu'un songe.

— Vous ne croyez donc pas aux songes?

Celui-là serait trop heureux, mais je le serais, si je vous entendais souhaiter qu'il se réalisât.

— C'est une question indiscrette, et vous mériteriez que je vous laissasse dans l'incertitude.

Cette conversation, que je pris sur

moi de prolonger, et par laquelle, je ne croyais pas inutile de la préparer, indirectement, à l'heureux dénouement, au cas qu'il eût lieu, nous conduisit jusqu'à onze heures : j'étais au terme de ma patience, lorsqu'enfin nous entendîmes rentrer nos chers amis.

Le père, vint à moi, et me dit : « je suis, mon cher Sainville, sur la trace de nos braves; mais as-tu prévenu Eugénie ?

— Je ne l'ai entretenue que d'un rêve, auquel j'ai eu recours, pour lui cacher l'inquiétude que j'éprouvais, lorsque j'ai vu que vous tardiez plus que vous ne m'aviez annoncé.

— C'était s'inquiéter sans sujet : dis-moi, Eugénie, ce qu'il avait rêvé.

— Je vous prie, mon cher papa, de m'en dispenser, M. Sainville vous le dira mieux que moi.

— Ce rêve n'est pas triste, car tu ris.

— Pardonnez-moi, mon ami, mais ne sachant comment dissimuler mon inquiétude, je me suis permis de dire à votre chère fille, que j'avais rêvé que nous serions marié avant mon prochain départ.

— Ce n'est point un rêve : demain, mes enfans, vous serez unis. Tu ne ris plus, Eugénie?

— C'est que je vois que M. Sainville, m'a fait deux mensonges, et qu'il n'a pas cru que je méritasse sa confiance.

— Il ne t'a rien caché, que ce que je lui avais défendu de dire, et il n'est pas plus coupable que nous ne le sommes, à son égard, de lui avoir caché les visites et les prétentions du colonel; mais tout va s'éclaircir et nous ferons la paix.

Il faut que tu saches, mon cher Sain-

ville, que vers la fin de ton voyage à Stockholm, il m'est arrivé ici un gentilhomme de la Prusse-Polonaise, parent éloigné de ma femme, colonel d'un régiment de cavalerie Prussienne; je l'ai reçu avec l'urbanité et les égards que je devais à sa qualité de parent et à son grade militaire; il a été sensible aux qualités de mon Eugénie, et pendant ta dernière course à Copenhague, il me l'a demandée en mariage, en me faisant l'énumeration de ses biens, et de ses espérances. Je lui ai répondu avec la franchise que je mets toujours à mes procédés, que je me trouvais très-honoré de sa recherche, mais qu'il n'était plus en mon pouvoir d'y répondre comme il le souhaitait; que ma fille était promise, et engagée d'après son choix; que pour qu'il ne lui restât aucun doute sur ma conduite, j'allais, et sans la prévenir, le mettre à portée de l'entendre.

Il voulut s'y opposer ; « non, lui dis-je, colonel, dans des affaires de ce genre, il ne faut point d'équivoque ; je ne voudrais pas qu'on me laissât, en pareille circonstance, concevoir des espérances qui ne pourraient être réalisées.

Je fis venir Eugénie, et lorsqu'elle fut entrée, je lui dis, « M. le colonel vient, ma fille, de me faire l'honneur de me demander votre main ; je vous ai fait appeler pour que vous lui répondissiez vous-même ; vous savez que je vous ai laissée maîtresse de votre choix et que je vous ai promis d'y souscrire.

—Mais, mon père, vous savez, vous-même, que je suis engagée, par une suite de cette liberté, et que vous avez eu la bonté de promettre ma main ; il me paraît pénible d'être obligée d'en faire la déclaration, aurais-je à craindre que vous m'eussiez retiré vos bontés?

—C'est assez, mademoiselle, interrompit vivement le colonel, je vois que je suis venu trop tard ; je ne croyais pas rencontrer de concurrence. Le rival qu'on me préfère, est donc bien illustre ?

— Il est, repris-je, M. le colonel, mon associé et mon ami ; ce n'est point une préférence que je lui accorde, mais un engagement sacré que je remplis, comme je le remplirais, avec vous, si ma fille eût été libre d'agréer votre honorable proposition.

Le colonel nous fit une inclination et se retira, avec un mécontentement si marqué, qu'il n'est pas revenu depuis.

Comme il n'aurait pas plus convenu à ma délicatesse qu'à la tienne, mon cher Sainville, de tenir ton mariage secret jusqu'à la conclusion ; toute la ville sait que tu dois devenir mon gendre ; et je soupçonne que le colonel

instruit que c'était un gentilhomme français qui l'emportait sur lui, aura conçu, le merveilleux projet, de te la disputer par le sort des armes; ne pouvant supposer une telle extravagance, j'avais cru, pour ton repos, mon ami, et pour le mien, ne devoir pas plus te parler de sa visite et de sa demande, que tu nous as parlé de la belle veuve qui voulait t'attacher au service de Suède.

— Comment savez-vous cela, mon père? je n'y mettais aucune importance et.....

— M. Sainville s'est donc battu? Ha, papa!

— Je ne peux répondre à tous deux à la fois, mes enfans, je vais au plus pressé : rassures-toi, ma fille; tu vois qu'il se porte bien et que son ennemi est peut-être mort; au surplus, il ne peut douter, à présent, que celui qui t'a obtenue, sait te défendre et te mériter.

— Vous croyez, mon respectable

ami, que c'est le colonel qui m'as attaqué ?

— Je le parirais ; quelque violente que soit cette démarche, il n'y pas eu de trahison ; la mesure pour s'assurer de Burck, n'est pas tout à fait régulière ; mais il est évident qu'on ne voulait que le contenir, et elle leur a si mal réussi, qu'ils n'ont pas de quoi s'en applaudir : voici ce que j'ai su, par le secours du magistrat ; la garde a été envoyée, sur le champ de bataille ; elle n'y a plus trouvé qu'un homme, mort de plusieurs blessures à la tête, et que personne n'a pu reconnaître, n'ayant, d'ailleurs, ni uniforme, ni livrée, ni aucune marque qui pût indiquer ce qu'il était.

L'autre blessé, et qui ne pouvait l'être que par ton épée, ne s'est point trouvé ; soit que ses gens, honteux de leur retraite, soient venus l'enlever ; soit, qu'il ait repris assez de force pour

se retirer de lui-même : je le saurai en faisant prendre des informations à sa demeure. Quoiqu'il en soit, je mettrai fin à ses espérances et à ses persécutions. Demain, nos parens et amis, que j'ai vus, seront tous, à dix heures ici, d'où nous irons au temple; la noce se fera sans apprêts, nous aurons encore assez de monde; nous remettrons la pompe à un autre jour, vous ne serez fâchés ni l'un ni l'autre d'en être dispensés. Mais soupons, il faut être debout de bonne heure.

L'agitation de la journée, ne nous avait pas ôté l'appétit, nous mangions tous de bon cœur, et j'espérais que M. Ehrlich ne parlerait plus des circonstances de mon séjour en Suède, quoique je me réservasse bien de lui demander, comment il avait pu en être instruit; mais il ne m'en tint pas quitte.

« Tu as raison, dit-il, Eugénie, de croire Sainville dissimulé; à ta place je crain-

drais un semblable caractère; je ne te dirais pas cela cependant, si nous étions moins avancés; je ne veux pas que tu rompes avec lui, mais je ne serais pas fâché de vous voir en querelle, je n'aime rien tant que les querelles de ménage, cela y fait régner l'activité. Regardes-le avec son maintien discret, il ne m'a pas montré la moindre curiosité sur ce qui m'avait instruit de sa conduite.

— C'est qu'en vérité, mon père, je vous soupçonne d'avoir un démon familier, car je n'ai point de confidens, mais je me proposais bien de vous le demander.

— Ah! tu n'as point de confidens; voilà justement ce dont nous nous plaignons; mais je suis le tien, malgré toi, et sûrement sans curiosité de ma part.

— Eh bien! papa, vous me conterez cela à votre loisir.

— Je l'ai à présent, je t'assure, et je ne veux pas te faire languir plus long-temps. Vous saurez donc, mes enfans, que le capitaine Sainville qui, lorsqu'il était à terre, nous aidait au comptoir, à répondre à nos lettres; y faisait aussi sa correspondance personnelle. Un jour, que sans doute il fut détourné, il mêla, parmi nos lettres de commerce, celle qu'il était en train de répondre, ce n'est pas faute...

— Me voilà suffisamment instruit, mon cher papa!

— Veux-tu bien me laisser finir ma justification ? J'eus besoin d'une recherche dans ces lettres qui me furent apportées ; j'en trouvai une, signé *Ulric*, et sans adresse, l'enveloppe étant ôtée : je la crus d'un nouveau correspondant et n'eus que plus d'empressement de la lire, et ma curiosité, je l'avoue, fut encore excitée en y trouvant ceci :

« Je ne sais plus, mon cher ami, que répondre aux questions qui me sont faites sur votre compte ; on ne conçoit pas, ici, comment vous pouvez être aussi insensible à la gloire ; et il faut convenir que, quand elle s'offre sous les traits d'une femme charmante, et accompagnée de la fortune et du plaisir, il n'y a que des motifs secrets, qui aient pu vous faire refuser le grade que je pouvais vous procurer : je n'ai fait part à personne de ce que je soupçonne à cet égard ; mais comme je ne peux douter de l'intérêt que prend à vous la belle veuve ; qu'il est impossible que vous ne vous en soyez pas aperçus ; qu'elle mérite des égards et de la reconnaissance, je souhaiterais, pour votre honneur, que vous me donnassiez quelque moyen légitime de vous défendre ; jusqu'à présent on ne vous nomme, entre nous, que le bel indifférent, mais à la fin on

pourrait changer cette dénomination; je vous prie donc, mon cher chevalier, de venir au secours de mon amitié et de me mettre à même de pouvoir toujours me dire et sans réserve, tout à vous. »

— Je m'étais bien aperçu que la gloire et une jolie femme n'avaient rien de commun avec mes affaires, et je n'en pus douter, en voyant la qualification de chevalier. Mais je ne résistai point à l'envie de voir comment le chevalier se justifierait, et je ne trouvai dans sa réponse que de nouveaux motifs de l'aimer et de l'estimer; cependant cela ne détruit pas les craintes qu'inspire sa profonde dissimulation : ne penses-tu pas comme moi, Eugénie?

— Dans cette circonstance, je suis plus indulgente; il me semble qu'entre plusieurs motifs de circonspection, le secret d'un tiers lui imposait la loi de garder le sien.

— Et moi, repris-je, je vous remercie, mon père, du soin que vous avez pris de relever, avec une si généreuse délicatesse, une conduite à laquelle je ne mettais aucun prix.

— J'ai voulu, mon cher capitaine, puisqu'on ne pouvait plus te faire mystère des prétentions du colonel, que vous fussiez instruit tous deux, que des sacrifices égaux et un désintéressement mutuel ne laissaient point de doute que vous vous aimassiez pour vous-mêmes. Je vous aime et vous estime également, et je ne négligerai jamais l'occasion d'augmenter votre bonheur; allons nous reposer, mes enfans.

CHAPITRE XVII.

Mariage impromptu ; voyage à Londres ; retour ; départ pour l'Inde.

Je ne sais si chacun de nous trouva le sommeil ; quant au mien, il fut si léger, que je n'eus pas de peine à m'éveiller ; je me rappelai Burck, et le chagrin qu'il aurait de me savoir marié sans lui en avoir fait part ; je fus le voir et le trouvai debout, aussi frais que s'il ne se fût rien passé, à quelques taches près.

Qu'as-tu donc mis, mon cher Williams, sur ton front et ta joue ?

— C'est du goudron, mon capitaine, n'est-ce pas l'emplâtre des marins ?

— Oui pour le navire.

— C'est la même chose ; une voie d'eau, une voie de sang, pourvu qu'on l'arrête; d'ailleurs, mon capitaine, ce ne sont que des égratignures.

— A la bonne heure, tu es donc en état de sortir?

— Et même de recommencer.

— En ce cas, tu seras de noces aujourd'hui; je vais me marier, et je viens te prier d'en être.

— Tonerre de joie, mon capitaine ! cela achève de me guérir; mais vous ne deviez vous marier qu'au retour de Londres? Je parirais que dans ces chnapans d'hier, il y avait un rival, et que.....

— Tais-toi, et gardes tes idées pour toi seul.

— Capitaine, mon cœur n'ouvre sa calle que pour vous; mais, tort ou raison, je suis bien aise que vous ayez coulé bas ce corsaire, il peut à présent s'aller marier au diable.

— Je

— Je te laisse, Williams, tiens-toi prêt, c'est pour dix heures.

Je fus rendre compte à M. Ehrlich de l'invitation que je venais de faire; non-seulement il l'approuva, mais il me recommanda de faire avertir tous les marins qui avaient navigués avec moi, et qui se trouveraient présens; qu'il y aurait une table pour eux, et que ce serait Burck qui en ferait les honneurs. Je lui demandai en même-temps si, me trouvant pris au dépourvu, il ne lui serait pas agréable que je vêtisse mon uniforme de la marine française?

« Tu ne peux, me dit-il, être habillé d'une manière plus convenable; tu n'as rien fait qui ait dérogé à ton ancien grade, et je ne connais aucun motif qui t'empêche d'en porter les distinctions. »

Ce fut donc, avec mon ancien appareil militaire, que je me rendis à la

salle d'assemblée, où ma promise arriva, vêtue de blanc, dans la plus élégante simplicité et couronnée de fleurs. Son père la conduisit au temple; je donnais la main à sa plus proche parente qui suppléait la présence de ma mère, et après la courte exhortation d'usage, nous prononçâmes le serment de vivre l'un pour l'autre.

La journée se passa dans ce trouble agréable que procure presque toujours les fêtes imprévues. La famille de mon épouse, instruite des circonstances impérieuses qui avaient hâté notre mariage, agréa mes excuses, de m'être dispensé des civilités d'usage; enfin l'heure vint où ma chère Eugénie fut remise entre mes bras; rien ne s'opposait plus aux témoignages du plus sincère amour, et le chaste hymen couvrit de ses voiles une félicité au-dessus de toute expression.

Devenu, par mon bonheur même,

plus ardent à plaire à mon beau-père, je repris avec activité les soins relatifs à mon voyage en Angleterre ; ma femme ne le voyait pas avec plaisir ; elle m'assurait que ce serait le dernier, ou qu'elle m'accompagnerait.

J'eus, avant de partir, la satisfaction de savoir hors de danger le colonel Prussien, qui passait pour être malade d'une fluxion de poitrine; il fut longtemps à se rétablir, et je ne sus, qu'à mon retour, qu'il était parti sans avoir vu personne. Depuis ce temps, je n'en ai plus entendu parler.

Mon embarquement ne se fit pas sans éprouver, de la part de mon Eugénie, les plus vives sollicitations de l'emmener avec moi ; son père y aurait presque consenti; mais sûr que l'éloignement de sa fille l'affligerait, j'opposai une fermeté qui, dans une autre occasion, lui fit prendre une

marche et des mesures si différentes, qu'aucun de nous ne put s'en méfier.

Je partis enfin et passai le Sund par le plus beau temps possible; c'était le premier voyage du navire *Ledoux*; il filait huit à douze nœuds à l'heure, selon que le vent était plus ou moins largue, et j'entrai dans la Tamise, sans avoir éprouvé la moindre contradiction.

Je passai, chez ces insulaires, pour Allemand; je n'y prononçai pas un seul mot de français pendant tout le temps que j'y restai; l'empressement que j'avais de revenir auprès de mon Eugénie, nuisit au desir que j'avais de visiter l'Angleterre; je me renfermai dans les soins de ma cargaison, et je rapportai un retour si avantageux, que M. Ehrlich me dit, qu'un capitaine comme moi n'avait pas de prix, et que je ferais la fortune d'une maison qui ne travaillerait que sur son crédit; que

mes retours arriveraient toujours avant l'échange de ses engagemens, et les couvriraient au-delà de ses espérances.

Je fus reçu de ma femme avec les transports de la joie la plus vive ; il semblait que je n'eusse jamais dû revenir, tant elle témoigna d'éloignement pour ma profession ; je la priai de se calmer, et de ne pas désobliger son père, dont les idées ne pouvaient être les mêmes.

Je n'avais plus rien à faire jusqu'au printemps ; dans le loisir qui me restait, je m'occupai de Williams ; je l'avais amené dans mon dernier voyage en qualité de maître d'équipage. Celui que nous allions faire, étant d'une plus grande importance, je lui procurai toutes les facilités nécessaires pour répondre au desir qu'il avait de s'instruire, et jamais soins ne furent mieux placés.

Mon beau-père voyant approcher l'instant de se préparer au voyage de Batavia, me dit, dans un entretien particulier, qu'il renoncerait à cette expédition, s'il n'eût pas fait des dispositions aussi considérables, parce qu'au chagrin d'être long-temps éloigné de moi, il allait avoir à supporter celui de ma femme, qui semblait être privée de toutes facultés lorsque j'étais éloigné ; qu'il aurait espéré de la voir moins affligée, si je l'eusse laissée mère ; que ce nouvel objet offert à sa tendresse, l'aurait rendu plus calme, mais qu'il désespérait que ces vœux fussent remplis.

Je ne regrettais pas moins que lui la nécessité de me livrer à cette opération ; au chagrin de me séparer de ma chère Eugénie, se joignait celui de partir sans avoir reçu de tes nouvelles, sans que tu pusses recevoir des miennes.

L'époque fatale est enfin arrivée ;

je pars dans trois jours; la seule satisfaction que j'emporte, mon cher Ledoux, est de savoir par quelques français qui t'ont connus indirectement, que tu existes, et que, sous aucun de tes deux noms, tu n'as paru sur les listes fatales de la révolution; puissent les dépêches que je vais confier à un ami sûr, et que son caractère met à l'abri de tout danger, te parvenir sûrement, t'apprendre mes succès, et qu'il existe un ami qui, sans cesse occupé de toi, laisse en son absence, à ta disposition, trois cent mille livres chez M. Ehrlich, en attendant qu'à son retour il puisse t'en offrir davantage; adieu, mon ami, quand tu liras ces témoignages de mon inviolable attachement, ton ami voguera sur l'Océan, ne pouvant s'entretenir qu'avec ton image, placée sur la proue de son navire; mais quelque part qu'il soit, il le portera dans son cœur.

Ici se terminait cette partie des mémoires de Sainville; on verra dans la dernière que le roman ne finit pas toujours avec le mariage, et que l'histoire de ces deux époux offre un intérêt d'autant plus touchant, qu'il est inattendu.

Mais tandis qu'un espace immense nous sépare de ce brave capitaine, revenons à son ami, et voyons ce qu'il faisait.

CHAPITRE XVIII.

Résolution mal gardée ; nouvelle liaison.

Après la joie qu'éprouva Ledoux à la réception des nouvelles de son ami, vinrent les réflexions : c'est bien à son égard, s'écria-t-il, que l'on peut dire que la fortune n'est pas toujours aveugle, et qu'elle récompense quelquefois la vertu ; quelle différence de lui à moi ; c'est le militaire, le fugitif qui donne l'exemple des vertus que devrait avoir le citoyen ; je veux absolument le prendre pour modèle, autrement je n'oserais jamais reparaître devant lui.

Vains projets d'être sage! vous disparaissez comme un songe à l'aspect du

plaisir : nature, jeunesse, santé, sont plus puissans que vous.

Il y avait plus d'un an qu'il avait perdu madame de Merci, et près de dix-huit mois qu'il vivait dans l'abstinence la plus rigoureuse, lorsqu'il fut appelé, vers les six heures de l'après-midi, au nom d'une demoiselle Meris, demeurant dans son voisinage, qui venait de perdre madame sa mère, et qui le faisait demander avec instance.

Il suivit le domestique, qui l'introduisit auprès de sa jeune maîtresse.

—Est-ce la personne qu'on m'a indiquée, dit-elle, sans se détourner?

Comme la douleur ne dispense pas d'être polie, il se trouva intérieurement choqué de la manière, et répondit :

—C'est moi, mademoiselle, qu'on est venu instamment prier de votre part, et sur ce qu'on m'a dit de votre position, je me suis transporté ici;

autrement, nous attendons ordinairement qu'on vienne nous consulter.

Elle se retourna avec nonchalance, et surprise sans doute de voir en lui tout autre chose que ce qu'elle s'était figuré, elle lui dit : « pardon, monsieur, dans la situation où je suis, on ne sait, ni ce que l'on dit, ni ce que l'on fait.

— Veuillez vous remettre, mademoiselle.

Le domestique s'était retiré, après lui avoir avancé un siége ; il avait déjà eu le temps de parcourir mademoiselle de Meris, qui était une très-jolie blonde, et de remarquer que sa douleur n'était qu'un masque de convenance.

— Je suis bien à plaindre, reprit-elle ; je n'ai, monsieur, personne à qui je puisse donner ma confiance, dans la position embarassante où je me trouve, et j'ai recours à vous.

— Ma profession, mademoiselle, m'oblige à devenir l'ami des personnes qui s'adressent à moi, et à votre égard je serai porté d'inclination à mériter votre confiance; veuillez me l'accorder, mais sans réserve, sans cela je ne pourrais vous guider avec certitude.

— Je vous dirai tout; ce qui demande vos soins en ce moment, est la perte que je viens de faire de ma mère.

— Y-a-t-il long-temps qu'elle est morte?

— Une demi-heure.

— Etes-vous seule héritière?

— Toute seule.

— Il suffira d'entrer en possession, en vous munissant d'abord des clefs.

— Les voici. (Elle n'avait pas perdu de temps, quoique sans conseil.)

— Je vous ferai nommer, pour la forme, un tuteur et un curateur; vous

avez sûrement des parens qu'on peut appeler?

— Je n'en ai que de très-vieux, qui ne se soucieront pas de cet embarras, et sous l'autorité desquels je ne veux pas être; ils sont tous dévots, comme était ma mère.

— Ils ne se refuseront pas à signer un avis de parens; j'indiquerai le tuteur et le curateur, qui n'agiront que de concert avec moi.

— Je vous remercie, monsieur, cela me convient; mais, ce n'est pas tout; je suis mariée.

— En ce cas, vous n'avez pas besoin de tuteur, monsieur votre époux agira en votre nom, et tout embarras cesse; il devrait être ici, et je ne conçois pas que vous m'ayez fait appeler en qualité de demoiselle?

— C'est que je ne porterai jamais le nom de Néja; il est en Allemagne, je ne sais en quel endroit, et puisque

je suis ma maîtresse, je veux qu'un divorce me sépare tout de suite de cet odieux personnage.

— Ceci nous ramène à la nécessité d'un tuteur; mais de plus, il faut faire apposer les scellés, pour régler la communauté de biens; et que, dans le partage de cette communauté, la fortune que vous laisse madame votre mère, reste intacte; il est de bonne heure, et avant d'appeler le magistrat, pour l'apposition des scellés, il serait bien d'examiner, entre nous, les papiers de madame de Meris, et de connaître sa position.

— Rien n'est si facile, nous sommes dans son cabinet; je vais fermer la porte en dedans : voici la clef de son secrétaire.

Il y trouva les titres de propriété de plusieurs maisons dans Paris, et d'une bonne ferme, avec logement de

maître, le tout produisant quinze mille livres de rente.

Une note de dépense, des quittances de fournisseurs, jusques et compris la dernière quinzaine : on ne pouvait être plus en ordre.

— Je ne vois pas de testament, est-ce que madame votre mère n'en a point fait ?

— Je ne le crois pas ; elle m'a recommandé ses domestiques, qui sont anciens, je les garderai.

Cherchant toujours, il trouva l'expédition du contrat de mariage de mademoiselle de Meris, et une petite lettre de son époux à madame à sa mère.

Le contrat lui reconnaissait soixante mille livres de dot, et était quittancé.

— Jamais, reprit-elle, ma mère n'a donné ces soixante mille livres ; elle ne m'a mariée à cet homme, que

parce qu'il ne demandait rien, et qu'elle voulait jouir jusqu'à la fin de sa vie.

— Tant pis pour lui, mais le titre fait foi, ce seront soixante mille livres que vous pourrez répéter.

— Je n'en veux point.

— Allons doucement, vous serez peut-être bien aise de les opposer à ceci; cette petite lettre dit : « voilà les cent vingt mille livres que je vous ai prié de me garder, j'y aurai recours si j'en ai besoin; si je meurs, ils seront pour ma femme. »

— Je n'ai pas plus vu cette somme qu'il ne doit avoir vu ma dot, ou pourrait être ces cent vingt mille livres ?

— Cherchons, mademoiselle.

Ils trouvèrent dans la caisse du secrétaire, cent douze rouleaux de cinquante louis et un de vingt-cinq, ce qui formait une somme de cent trente-cinq mille livres.

— Vous voyez, mademoiselle, que les cent vingt mille livres paraissent avoir été comptés, et qu'il y a même quinze mille livres de plus, et si madame de Meris a donné un reçu, il sera heureux de les avoir trouvés, mais rien n'indique que ce reçu ait été donné.

— Que faut-il faire de cet or?

— Le soustraire avant l'apposition des scellés; il est bon d'être nanti quand il faut plaider. Si M. Néja a un reçu, nous lui opposerons le contrat de mariage, et nous sauverons soixante mille livres; s'il n'a pas de reçu, il sera heureux, pour r'avoir son argent, de consentir au divorce, qui sera plus court étant d'un commun accord.

— Mais, ou mettre tous ces rouleaux?

— Sous le coussin de votre bergère; on ne vous fera pas lever pour y regarder; on n'a aucun droit de faire des

recherches dans une formalité faite pour votre intérêt; nous allons tout remettre en place, excepté la petite lettre de M. Néja, que je vais garder. j'emporterai aussi avec moi quinze rouleaux, et après les scellés mis, ce qui ne sera pas long, vous aurez la complaisance de venir chez moi, vous chargerez vos poches et moi les miennes, et en deux ou trois courses, auxquelles je fournirai des prétextes, votre dépôt se trouvera entièrement transporté, et je vous en donnerai ma reconnaissance, que vous garderez jusqu'à entière décision.

— Que je suis heureuse, monsieur, que le hasard m'ait adressée à vous.

— J'espère, mademoiselle, vous donner d'autres motifs de vous en applaudir, je n'épargnerai rien pour y parvenir.

Il sortit avec quinze rouleaux, et en donnant ordre d'aller avertir le Juge-

de-paix et l'Agent-national; il était revenu avant qu'ils fussent arrivés, et tout tourna comme il l'avait annoncé.

Lorsque leur opération fut terminée, il dit tout haut à mademoiselle Meris, qu'il était indispensable qu'elle vint chez lui pour y signer des pouvoirs; elle demanda une voiture; elle prit, ainsi que lui, de l'or, tant qu'ils en purent porter, sans qu'on pût s'en apercevoir, et elle fit monter avec elle sa femme de chambre dans le carrosse.

Elle était restée dans le salon, avec cette femme, tandis qu'il préparait ses bougies dans son cabinet, pour qu'elle pût voir clair. Il l'entendit dire :

— Vois donc, Maria, comme cela est beau chez ces hommes de loi; je ne croyais pas qu'ils fussent quelque chose?

— Comment, mademoiselle, vous ne vous souvenez donc pas qu'un avocat

a toujours été un homme distingué, et qu'il a fallu que monsieur votre père eût cette qualité avant d'être Sénéchal, et de présider le tiers à.....

— J'avais oublié tout cela, répliqua-t-elle, j'étais si jeune, quand ma mère est venue s'établir à Paris.

Il était facile de conclure que mademoiselle Meris, naturellement haute et dédaigneuse, ne jugeait, comme les jeunes personnes sans expérience, que sur les apparences, et qu'elle réglait ses égards sur l'écorce ; aussi, ses manières avec lui, à compter de ce moment, devinrent-elles très-prévenantes.

Il la fit entrer seule dans son cabinet, et aussitôt qu'ils furent débarrassés de leurs fardeaux, ils feignirent d'avoir oublié des papiers dans le cabinet de sa mère, dont elle avait la clef, et ils y retournèrent, sous prétexte

de les chercher, laissant la femme de chambre à les attendre.

Munis d'un porte-feuille, ils emportèrent dans ce dernier voyage, le reste des fonds, dont il lui donna sa reconnaissance, avec recommandation expresse de ne la montrer à personne.

L'heure avançait, il était cependant essentiel qu'il connût les intentions de mademoiselle de Meris, relativement à son divorce; il lui proposa d'agréer une légère colation.

— Veuillez, lui dit-elle, la venir prendre à la maison, plus vous resterez tard, plus vous m'obligerez, car je n'oserais me coucher, je mourrais de peur.

Il l'accompagna chez elle, ils furent promptement servis. Il n'y avait dans toute sa personne aucune trace de chagrin, qu'un air d'abandon qui la servait merveilleusement; aussi ne se répandit-il point en consolations su-

perflues, et il allait la prier de l'instruire relativement à son mariage, et au divorce qu'elle voulait faire, lorsqu'elle amena elle-même le sujet par cette question :

— Je ne vous ai pas bien compris, monsieur, lorsque vous m'avez dit que je pouvais répéter ma dot, et même garder l'argent qu'il paraît que M. Néja a déposé entre les mains de ma mère ?

— Il n'y a point de preuves, mademoiselle, que les cent vingt mille livres soit à M. Néja, à moins qu'il n'ait un titre; dans le cas contraire, cette somme est à vous, puisque madame Meris a quinze mille livres de plus; elle pouvait, et sa fortune permet de le croire, avoir les cent trente-cinq mille livres; quant à votre dot, le contrat est positif, dès qu'il a reconnu l'avoir reçue, il sera obligé de la rendre, et plus il vous est désagréable, plus il est juste qu'il paye la contrainte

et le dégoût qu'a dû vous causer une telle union.

— Sous ce rapport, il ne serait pas juste de le faire payer, je n'ai jamais été en sa possession, j'en ai été quitte pour la peur; et devenue libre de mes actions, je veux me délivrer de cette crainte, pour toujours.

— Permettez, mademoiselle; il y a dans ce que vous venez de dire, une obscurité qui a besoin d'explication; comment se fait-il, qu'un homme qui a pu vous obtenir, ait négligé de vous posséder ?

— Ce n'est pas, je crois, de bon gré; voici ce qui s'est passé : « après plusieurs mois de persécutions, je me déterminai à épouser M. Néja, avec la résolution de rompre avec lui, aussitôt que je ne serais plus sous l'autorité de ma mère, que j'ai toujours redoutée.

A l'instant que nous sortions de la municipalité, on vint lui parler à l'oreille:

l'avis qu'on lui donnait le fit changer de couleur ; je l'entendis dire à ma mère : « on veut me perdre, madame, je n'ai pas une demi-heure devant moi; mais si je peux rejoindre l'armée, la protection du général, et l'éloignement, me tireront d'affaire; je vais partir, emmenez ma femme, dans trois semaines je serai de retour, veuillez colorer mon absence, et me conserver vos bontés. »

Je fus donc ramenée au logis, par ma mère, au lieu d'être conduite chez M. Néja; six mois à peu près se sont écoulés depuis, je n'en ai eu de nouvelles que par madame de Meris, qui m'a dit que son affaire était arrangée, qu'il avait fait une fortune plus brillante que la première; qu'il était munitionnaire à l'armée d'Allemagne, et qu'elle espérait que nous le reverrions cet hyver : je ne peux vous dire, si l'affaire qui lui a fait si grande peur, était

était une malversation, où si quelqu'ennemi voulait le rendre suspect, cela ne m'inquiète en aucune manière; pourvu que je sois débarrassée de cet obscur fournisseur, qui m'a achetée comme une esclave.

—De tous les divorces, dont j'ai vu former la demande, celui-ci est certainement le mieux fondé par les circonstances; quand on a pas eu plus de liaisons que vous n'en avez eu avec M. Néja, il paraît naturel de se débarrasser d'un lien imposé par la force, et pour lequel on n'a que de l'aversion, aussi ne m'opposerai-je pas à celui-ci.

— Vous n'aimez donc pas le divorce ?

— Non, mademoiselle; il peut être un remède utile dans des cas extraordinaires, mais je voudrais qu'il ne favorisât jamais la cupidité du libertinage.

— Sera-t-il difficile, monsieur, d'obtenir le mien ?

— La loi, mademoiselle, est en votre faveur, et dans moins d'un an, vous serez libre de vous marier si cela vous convient ; mais si M. Néja veut se prêter à un divorce de consentement mutuel, cela sera beaucoup plus court. En attendant, vous allez vérifier le proverbe : *ni fille, ni femme, ni veuve.*

— Il me semble que vous appliquez très-mal ce proverbe : je ne suis ni femme ni veuve, mais je n'ai pas cessé un seul instant d'être fille.

Il en convint ; et elle l'affirmait si naturellement, qu'il n'y avait pas moyen de ne le pas croire : aussi lui inspira-t-elle le moyen de s'en convaincre. C'était un véritable bijou d'amateur ; des traits fins et faits les uns pour les autres, lui composaient une figure séduisante, mais dont l'en-

semble avait un caractère dédaigneux qui eût été insupportable, s'il n'eût été tempéré par une nonchalance, un abandon naturel si bien fait pour sa taille, que chez elle il devenait une grâce, et donnait à tous ses mouvemens ce charme que les Italiens expriment si bien, par le mot *desinvoltura*.

Elle joignait à tout cela cet embonpoint flatteur, ce teint reposé, ce velouté de peau qui semble réservé aux dévots, et qui cependant, pour elle, n'avait pu être qu'une acquisition forcée.

Sa mère lui avait fait cultiver les talens qui, à Paris, font dire qu'une femme a reçu une bonne éducation; mais son esprit avait été négligé; aussi était-il souvent faux, toujours léger, et entièrement tourné vers les plaisirs, dont elle avait été rigoureusement privée.

Desirer et chercher à plaire sont inséparables l'un de l'autre ; aussi, de ce moment, il ne négligea rien de ce qui pouvait le conduire au succès.

Après l'avoir assurée qu'il allait prendre des informations qui pussent le mettre sur les traces de son mari, et faire marcher de front la nomination de ses tuteur et curateur, et la demande en divorce, elle voulut savoir si son deuil la tiendrait long-temps dans la captivité, et quelle était la conduite qu'il fallait tenir.

— Pendant six mois vous ne pourrez voir que vos parens, et vous ne pourrez vous montrer à aucun spectacle, à aucune assemblée publique, à aucun bal.

— Ciel ! quelle captivité ! quand on y a déjà passé toute la vie ; je ne pourrai jamais.

— Il ne faut pourtant rien faire d'inconvenable.

— Comment, il n'y a pas moyen de voir sans être vue ?

— Il y en aura si vous voulez vous engager à beaucoup de circonspection ; et à ne faire que ce que je vous dirai ; mais il ne faut d'autre confident que vous-même : point de communication avec vos domestiques, les tenir à une honnête distance de vous, conduire votre maison avec ordre, ne rien devoir à personne, et prendre tout de suite le ton et l'indépendance d'une femme mariée, puisqu'enfin vous l'êtes pour le public, et que le divorce vous en laisse tous les priviléges.

— Eh ! bien, cela conduit à l'indépendance ?

— Sans doute.

— Je ne vous conçois pas encore.

— Par exemple, il ne faut pas traîner à votre suite une femme de chambre, comme une demoiselle qui n'ose faire un pas seule.

— J'y étais tellement accoutumée.

— Il y a d'autres bienséances qui remplacent celle-là ; mais vous sentez que vous ne pourrez jouir et aller incognito au spectacle ou ailleurs, sans prendre tout de suite le ton de l'indépendance. Il faut donc, dès demain, accoutumer vos gens à ce que vous voulez qu'ils soient pour l'avenir, vos serviteurs et non vos inspecteurs. De même, avec vos parens ; faites-leur voir madame Néja et non mademoiselle Meris ; alors je vous mettrai à portée de satisfaire vos desirs, sans que personne le sache et sans que vous soyez compromise, tant que je serai votre seul guide.

— Vous êtes un aimable conseiller, et je vous jure que je n'en aurai point d'autre que vous.

— Et moi, ma belle cliente, je vous jure que vous aurez tous mes soins.

— Dans combien de jours me ferez-

vous voir le spectacle ? Je n'ai encore vu qu'une tragédie en toute ma vie.

— Il faut au moins laisser passer trois jours. Vous êtes donc (et il ne put retenir cette question) bien indifférente à la perte de madame votre mère ?

— J'honore ma mère et je la regrette, mais je n'en ai jamais été caressée ; elle ne m'a fait sentir que son autorité : livrée aux pratiques minutieuses de la dévotion, elle m'a fait prendre en haine tout ce qui y a rapport, et j'ai été bien heureuse que la révolution l'ait privée de la multitude de prêtres dont elle s'entourait.

— Je conçois votre position et votre impatience, mais il faut conserver les dehors et vous faire respecter ; autrement vous débuteriez dans le monde par un tort irréparable. Il convient de vous occuper d'abord des funérailles de madame votre mère : comme

la cérémonie religieuse n'est pas encore soufferte publiquement, vous vous bornerez aux formalités civiles. Je vais écrire de petites lettres à vos parens ; vous les signerez, et vous voudrez bien me donner les adresses.

Cette désagréable corvée les ayant conduits jusqu'au jour, il l'invita à prendre du repos, en faisant tenir quelqu'un auprès d'elle, ensuite à songer à son deuil ; que vers deux heures après midi, il la viendrait prendre lui-même ; qu'elle dînerait chez lui, parce qu'il était nécessaire qu'elle en fût éloignée pour le moment de la cérémonie ; qu'il viendrait la représenter chez elle vers les cinq heures ; qu'il recevrait les parens ou amis qui se seraient rendus à l'invitation ; qu'ensuite il retournerait la rejoindre et prendre ses ordres.

Le lendemain il pourvut à tout dans la matinée, et à deux heures, il fut

chercher mademoiselle Meris comme il en était convenu ; il la trouva dans un deuil provisoire, mais convenable : il dit à ses gens qu'ils eussent soin de garder la maison sans s'en éloigner, et de répondre à ceux qui pourraient venir avant cinq heures, que madame Néja s'était retirée chez son conseil jusqu'au soir.

Rendue chez lui, mademoiselle Meris se défit de son maintien de convention, fut légère comme si rien ne lui était arrivé, lui fit une multitude de questions la plupart inutiles, mais dont quelques-unes tenaient à son inexpérience. Il y répondait toujours de manière à l'éclairer, et sans qu'elle pût s'apercevoir de la leçon. La confiance étant bien établie entr'eux, il en profita pour éclaircir un point essentiel, et qui lui était resté sur le cœur.

— Vous n'attendiez, m'avez-vous

dit, mademoiselle, que l'instant d'être libre, et que vous n'aviez consenti à vous marier que dans la résolution de rompre avec M. Néja, aussitôt que vous ne seriez plus sous l'autorité de madame votre mère : vous aviez donc quelqu'un en vue pour vous seconder ?

— Sans doute ; je vais vous conter cela à table. On les avertissait en effet pour le dîner qui était servi.

— Voici, reprit-elle, quel était mon projet : un adjudant-général qui m'avait demandé à ma mère, et de nouveau en avait été refusé, soi-disant parce qu'elle le trouvait trop jeune, mais réellement parce qu'il servait une cause qui lui déplaisait ; cet officier qui vit l'inutilité de combattre des préjugés dont il s'était aperçu, trouva le moyen de me dire que, si son zèle et ses services m'étaient toujours agréables, il ne croyait pas qu'il eût d'autres moyens de réussir que de

feindre d'avoir renoncé à toutes prétentions à mon égard ; de me prêter au mariage que ma mère voulait me faire contracter ; que me trouvant par là hors de son autorité, je pourrais profiter de la loi nouvelle pour secouer le joug qu'on voulait m'imposer ; que ce moyen, qui était sans doute fâcheux, était l'unique ; qu'il lui aurait été plus agréable de m'obtenir directement, mais que m'aimant pour moi-même, il en ferait le sacrifice ; qu'il n'était point jaloux, mais que c'étaient mon amitié et mon affection qu'il désirait uniquement ; qu'un militaire, presque toujours éloigné de sa femme, ne devait chercher qu'à mériter d'être son meilleur ami.

» Cette offre ne pouvait manquer de me convenir ; faite par un homme que j'avais déjà distingué, ses manières franches m'inspirèrent une confiance nécessaire : je ne lui fis d'autre objec-

tion que sur ma fortune, que sûrement ma mère, qui ne voulait me donner que peu de chose en me mariant à son gré, ne me donnerait rien du tout lorsqu'elle me verrait prendre ce parti.

« Que cela ne vous inquiète pas, me dit-il, madame ; votre mère ne peut vous déshériter ; en attendant rien ne vous manquera : j'ai quelque fortune et un traitement honorable, sans compter mes espérances. »

» Nos mesures furent prises en conséquence ; mais mon mariage ayant été différé long-temps par les difficultés que j'y apportais, M. de Lussan est parti pour l'armée de l'Ouest, en me laissant une adresse où je pourrais prendre ou faire prendre ses lettres ; que quant aux miennes, je pouvais les lui adresser directement à l'armée dans laquelle il servait.

— Cette conduite n'annonce pas que ce soit un si jeune homme.

— Il a, je crois, trente ans, du moins il paraît les avoir, ayant le teint et la tournure d'un véritable militaire; il n'y avait que ma mère qui pût le trouver trop jeune pour moi, car je n'ai que dix-huit ans.

— Vous lui avez sans doute écrit ?

— Je lui ai écrit deux ou trois jours avant mon mariage; mais je n'ai reçu de réponse qu'à cette lettre, celle que j'ai écrite pour lui apprendre comment je m'étais trouvé débarrassée de M. Néja, et deux autres depuis, sont restées sans réponses : je n'en conçois pas la cause, et je crains qu'il ne lui soit arrivé quelque malheur; mais l'événement est moins inquiétant, puisque je puis me trouver libre sans son secours.

— On doit conclure de votre tran-

quillité, que votre cœur n'est pas vivement intéressé en sa faveur.

— Si vous entendez par là de l'amour, ou une passion à en mourir, vous avez raison ; mais ce n'est point de l'amour que j'ai conçu pour M. de Lussan, il est le premier qui m'ait témoigné de l'intérêt ; il ne pouvait manquer de m'en inspirer, et j'ai pour lui la plus sincère reconnaissance ; à mon âge, il m'est impossible de vivre dans le monde, comme je le souhaite, sans être mariée, et il me paraît préférable à tout autre, par son caractère franc, et aussi parce qu'il a ma parole, et que je n'ai aucune raison de la lui retirer : ainsi, loin d'être indifférente sur son sort, je voulais vous prier de m'aider à en être éclaircie, et à pouvoir l'instruire du mien.

— Ce sera avec plaisir ; et dès demain j'en ferai prendre des informations au bureau de la guerre.

Ne se sentant nulle disposition à épouser mademoiselle Meris, il n'était pas fâché de lui connaître un plan qu'il était disposé à favoriser; mais il voulait aussi qu'elle profitât de sa position indépendante pour acquérir quelques lumières sur le lien qu'elle avait envie de contacter, afin qu'elle ne s'engageât pas sans expérience: en conséquence, il reprit ainsi:

— Dans la lettre écrite après votre mariage, est-ce que vous avez instruit M. de Lussan, du prompt départ de votre mari, et que ce lien s'était purement réduit à la cérémonie?

— Oui, pourquoi ne lui aurais-je pas dit quelque chose qui ne peut que lui faire plaisir, ce qu'il aurait toujours su par la voie publique; car M. Néja ne manquera pas de le dire à tout le monde, et d'en faire le sujet de ses doléances.

— Croyez qu'il n'en fera rien; sa va-

mité, et les sots n'en manquent jamais, le portera à dire le contraire: les hommes ne se vantent-ils pas sans motifs et sans vraisemblance, à plus forte raison avec autant d'apparence d'être crû.

— Est-ce que tous les hommes sont de même?

— Non, mais le plus grand nombre, particulièrement ceux que les dames choisissent en ne consultant que leurs yeux.

— Savez-vous, mon cher défenseur, que vous avez presqu'autant de penchant à prêcher, que ma mère; heureusement que vos sermons ne sont pas ennuyeux.

— Ni austères, je vous assure.

— Voyons donc pourquoi vous voudriez que je n'eusse pas instruit M. de Lussan, de cette circonstance.

— C'est parce que, devenu libre d'attendre, de recevoir des hommages, et de comparer, vous pourriez, ou

éprouver M. de Lussan, ou vous éprouver vous-même: et enfin, à l'abri de votre indépendance, vous mettre à portée de juger, par expérience, s'il ne vous conviendrait pas mieux de rester sans engagement, ou de prendre une chaîne dont on ne sent la pesanteur que quand on se l'est imposée.

— Vous avez raison; cette morale n'est pas austère, et ne peut passer qu'en faveur du vin de *Rivesulte* que nous venons de boire; à moins que vous n'aimiez mieux me faire croire que vous avez voulu m'éprouver?

— Vous en riez cependant; riez, mais soyez sûre qu'en disant ce que je pense, je n'ai point d'intentions captieuses.

— Eh bien! cette faute dont je ne pouvais alors prévoir l'inconvénient, n'est pas sans remède; il y a d'abord lieu de croire que mes lettres ne sont pas parvenues à M. de Lussan; mais

quand il aurait reçu celle où je lui parle de mon mariage, je me ressouviens parfaitement d'y avoir dit : *à peine étions-nous mariés;* cette expression n'a pas de mesure déterminée, elle peut renfermer deux jours aussi bien que deux heures.

Il se mit à rire, à son tour, de lui entendre faire, en cette occasion, un calcul aussi juste; cet entretien beaucoup trop gai, pour la circonstance, eût pu le devenir davantage; mais de tristes fonctions l'appelait, il fut les remplir, et lorsque tout fut terminé, il vint rejoindre la belle héritière, qu'il trouva, lisant le *Barbier de Séville*, et n'ayant pas plus que la veille, besoin d'être consolée.

Elle se prêta, à regret, à la nécessité de rentrer chez elle, où elle voulait encore le retenir; il la fit convenir que, pour lui ménager des sorties, ils ne devaient pas laisser apercevoir qu'ils

s'entendissent ensemble : mais il fallut consentir à la mener quelque part le lendemain ; il lui promit de la mener à l'Opéra, sous condition qu'elle se munirait d'une robe blanche, qu'elle cacherait sous sa robe noire, ce qui diminuerait la facilité de la reconnaître : « il faut aussi, ajouta-t-il, un voile qui, sous aucun prétexte, ne sera levé que quand nous serons renfermés dans notre loge.

— Je n'en ai point; ma mère s'y est toujours refusée. Mais j'en acheterai un demain matin.

— Et moi, je vous écrirai, pour vous annoncer une prétendue visite chez le tuteur qui va vous être nommé, afin d'y consulter relativement à votre divorce qu'il est bon d'annoncer; vous lirez cette lettre à demi-voix, et vous en affecterez du mécontentement, comme d'une soirée ennuyeuse : c'est ainsi que, sous prétexte d'affaires, vous

vous rendrez maîtresse de vos démarches; mais surtout une discrétion rigoureuse.

— Vous êtes charmant, en vérité?

Il crut, dans le transport de sa joie, qu'elle allait l'embrasser.

— Demain, reprit-il, à quatre heures et demie au plus tard, je viendrai vous prendre.

Il lui souhaita le bonsoir, et elle le reconduisit avec un sérieux et un appareil de civilité dont il fut édifié.

Il se trouvait passablement avancé en deux jours, et se promettant bien de se reposer incessament sur de nouveaux mystères, il se dédommagea, en attendant, de la mauvaise nuit de la veille.

CHAPITRE XIX.

La belle mineure s'attache à son défenseur ; il ne peut plus douter qu'elle avait raison de se dire fille.

Il fallait attendre la nomination du tuteur de mademoiselle de Meris, la levée des scellés et l'inventaire, pour que Ledoux pût écrire à M. Néja, dont il savait déjà l'adresse.

Quant à M. de Lussan; étant déjà instruit qu'il était à l'armée d'Italie, il en fit part à mademoiselle Meris, par une lettre particulière, en lui envoyant celle dont ils étaient convenus; il l'invitait, en même temps, à écrire sans délai, à cet officier, et à faire porter sa lettre avant deux heures, à moins qu'elle n'aimât mieux la lui envoyer pour qu'il la fît porter avec les siennes.

Elle la lui fit passer, non cachetée; il trouva, dans cette lettre, et mieux fait qu'il ne s'y attendait, l'historique de ses lettres restées sans réponses; de la perte qu'elle venait de faire; du divorce qu'elle allait demander, et de l'intention où elle était, d'attendre sa réponse pour régler ses déterminations ultérieures; le tout sans s'écarter de ce qu'elle se devait, et de ce qu'elle croyait devoir aux premiers procédés de ce militaire.

Cette réponse ne pouvait venir que dans six semaines, c'était plus de temps qu'il n'en fallait pour qu'il conduisit mademoiselle Meris au point de l'attendre sans impatience.

Il fut la chercher à l'heure convenue; elle s'était munie d'une seconde robe; il lui abandonna sa chambre pour faire cette toilette, qu'elle fit seule, n'ayant point de femme de chambre à lui offrir

et n'osant pas encore se proposer pour lui en servir.

Ils furent à l'Opéra, dans sa petite loge; on donnait les *Prétendus* et l'éternel ballet de Psyché; mais il était nouveau pour sa jeune compagne; en qualité de musicienne, la première pièce l'avait singulièrement attachée; mais sa surprise fut si grande, son émotion si vive pendant le ballet, que dans tout autre lieu il en eût pu profiter, et si d'ailleurs il n'y eût pas eu de l'imprudence à attaquer sans méthode, une place qu'on lui avait assurée ne l'avoir jamais été : il se borna à inspirer, peu à peu, la confiance, la nécessité de s'approcher dans un très-petit espace; les distractions qu'occasionne le spectacle, établirent entre eux, une familiarité tout à fait propre à favoriser, par la suite, les grandes entreprises; il augmenta sa sécurité par les plus grands égards et

par toutes les petites attentions que l'usage a consacré, et qui sont un des moyens essentiels de l'art de plaire.

Plusieurs jours, à peu près semblables à celui-ci, s'étaient écoulés ; ils ne pouvaient amener aucune conclusion pour Ledoux, et n'avaient pas satisfait la passion favorite de sa cliente : elle le persécutait pour la faire danser, mais le masque était défendu, et il eût été scandaleux de la mener dans une assemblée, quelle-qu'elle fût, dans le premier mois de son deuil ; un heureux hasard vint à son secours.

Un de ses amis, donnait un bal masqué, à sa campagne près Paris, il n'y avait que des personnes invitées, le jour était fixé au surlendemain.

Cette nouvelle fût reçue avec une joie inexprimable, par la belle Meris, mais il fallait passer la nuit hors de chez elle ; il avait tout prévu : « vous

annoncerez

annoncerez que vous allez voir une maison de campagne que vous avez envie d'acheter, et que vous ne reviendrez que le lendemain matin.

Le jour tant desiré arriva, l'étourdie fut enchantée, dansa tant qu'elle put, et ne songea où elle coucherait, que lorsqu'il fallut se retirer.

Vers les deux heures du matin, le bal se trouvant presque désert, il fallut bien qu'elle prit le parti que prenait tout le monde, de s'en revenir : « que vais-je faire, lui dit-elle en chemin, je ne peux rentrer à présent ?

— Nous allons rentrer chez moi ; j'ai la clef de la porte de derrière, vous ne serez point vue; je vous céderai mon lit, et je coucherai sur ma chaise longue.

— Que d'embarras je vous donne; vous devez me trouver insupportable ?

— Je ne crois pas que vous puissiez l'imaginer.

Tout en causant, ils arrivèrent; d'abord il fut question de prendre quelques fruits; il avait fait apporter tout ce qu'il leur fallait, et avait renvoyé son domestique, pour qu'il ne vît pas sa compagne.

Après quelques saillies de gaieté, elle songea au repos, ce qui ramena de nouveaux regrets sur la mauvaise nuit qu'ils allaient passer.

— Ce n'est pas ce que je regrette; mais d'être réduit à coucher seul, si près d'une aussi jolie femme.

— Ne me faites donc pas de contes comme cela, M. Ledoux, vous seriez cause que je ne me coucherais pas.

— Je ne vois pas ce qu'un regret peut avoir d'effrayant; il serait même surprenant que je ne l'eusse pas.

— Je voulais vous prier de me délacer, je n'oserais plus prendre une femme de chambre qui a des idées comme les vôtres.

— Je vous promets de vous délacer avec toute la retenue desirable.

— Non, non, j'essayerai seule, j'en serai quitte pour couper ou casser le lacet.

— Ce n'est pas là le motif qui vous arrête, mais la crainte que je ne voye à quel point un corset peut vous être nécessaire.

— Peut-être bien.

Ce peut-être fut répondu en souriant; mais ses traits avaient repris leur expression hautaine, et il put juger que cette vieille ruse affecte les plus jolies, et qu'elles ne peuvent même supporter l'idée d'un soupçon défavorable à leurs charmes, quelques mal fondé qu'il soit.

— Cependant, reprit-elle, après un moment de silence, je ne pourrai me délacer seule; j'oubliais que ce n'est pas, comme vous le croyez, un corset ou un corps, mais une ceinture à

boucle qui me sert à soutenir mes jupes.

— Je suis toujours à vos ordres, et je vous renouvelle l'assurance de ma circonspection.

— J'y compte, et vous allez me faire le plaisir de m'aider.

Alors elle jeta sur ses épaules un grand fichu, ôta sa robe, se plaça devant la cheminée; elle y posa une des lumières qui était sur la table; il s'approcha et défit les boucles de la ceinture; pour la retirer par devant, il fallait soulever les bras; le fichu se dérangeait, et il aperçut, répétés dans la glace, deux tentateurs auxquels n'eût pas résisté Saint-Antoine; cependant, sage comme il l'avait promis, il avait l'air de ne rien voir; on lui donna deux cordons à nouer, tandis qu'on en faisait autant par devant; c'était une dernière jupe, indispensable à réserver, pour laisser

tomber l'autre; lorsqu'elle fut tombée, elle se baissa pour la relever; par une attention toute naturelle, il en faisait autant, et le fichu, écarté par ce mouvement, lui laissa voir que dans quelqu'attitude que ce fût, elle n'avait rien qui ne fût admirable.

Ses soins n'étant plus nécessaires, il demanda, si l'on était content de lui?

— A merveille.

— Et de ma sagesse?

— Vous l'aviez promise.

— Parce que j'espérais que vous la récompenseriez.

— Quelle récompense pourrais-je vous donner?

— Me laisser baiser ce que j'ai respecté.

— Je m'en garderai bien, je n'ai plus de corset, et vous découvririez des imperfections.

— Vous êtes bien persuadée du contraire.

— C'est vous qui ne l'étiez pas, et je n'ai pas envie de vous désabuser.

— Mademoiselle, payez-moi mes gages, ou je les prendrai?

— Vous êtes bien intéressé!

— Et vous, bien avare!

— Je ne paye pas à la journée.

— Payez, ou je me payerai.

— Ah! rien de force; j'aime mieux y consentir, pourvu que vous me laissiez tout de suite.

On lui accorda une petite place, il en voulait une plus étendue, et disputait un terrain qu'il voulait envahir. « Quand on ne paye pas mieux que cela, lui dit-il, les gens de mon métier mettent à exécution, et, sans plus discourir, il exécuta sans pitié.

— Ah ciel! c'est violer l'hospitalité, mon cher Ledoux, mon ami, je vous en prie, je vais crier.

— Qui croira que vous ne l'ayiez pas voulu ? vous vous perdrez !

— Eh bien ! écoutez-moi ; mon cher ami ?

Le cher ami n'entendait plus rien, et ne pouvait réellement plus rien entendre.

Il entendit cependant un cri si aigu, si perçant, qu'il craignit que les domestiques et le voisinage ne l'eussent entendu ; un second aurait certainement produit cet effet ; mais un anéantissement total et vraiment inquiétant, l'occupa d'une autre manière ; après avoir vainement espéré que le plaisir calmerait la douleur, il lui fallut abandonner la brebis que sa tendre toison n'avait pu défendre contre la dent du loup. Il eut recours à un remède infaillible, dont il devait la connaissance à ses travaux en chimie ; il l'avait appliqué pendant l'évanouissement de l'intéressante ma-

lade, et allait recommencer un nouvel attentat, sans avoir à craindre le même danger, lorsque malheureusement elle reprit sa connaissance et ses forces.

Elle le repoussa vivement, en s'écriant : « Est-il possible que l'on traite avec cette barbarie quelqu'un que l'on aime ? si c'est là ce que vous appelez du plaisir, vous pouvez vous flatter de m'en avoir inspiré l'horreur.

— Vous me haïssez donc bien ?

— Non, et c'est ce qui me surprend; malgré ce que je viens de souffrir, j'aime mieux vous devoir cette lumière qu'à tout autre; mais vous aviez raison de me conseiller de juger par expérience, vous m'avez guérie du mariage pour toute la vie.

— Tant mieux, mais de l'amour, j'espère qu'il en sera autrement; si voulez être de bonne-foi, vous conviendrez que vous ne souffrez plus.

— Cela est vrai, mais je n'éprouverai jamais pareil tourment.

Il crut ne pas devoir résister à ce qu'il ne regardait, en ce moment, que comme un caprice, et avec d'autant plus de raison que, n'étant pas éclairée par l'expérience, il devait s'attendre à de nouvelles plaintes, lorsqu'elle verrait les traces du sacrifice.

Cela ne manqua pas; il fallut, pour la calmer, toute sa patience, toutes les explications qu'il lui donna sur son mal, et sur sa guérison parfaite.

— Mais comment rentrer chez moi et cacher ces traces?

— Vous allez vous servir de mon linge pour cette nuit; je vous enfermerai dans ma chambre, et demain je vous en apporterai à votre usage; je me chargerai du vôtre; en attendant, changez de tout, pour que vous puissiez prendre un repos nécessaire; je

vous donne ma parole de ne rien entreprendre que de votre aveu.

Elle le crut, se prêta à ses soins et même y parut sensible; il la laissa reposer, il était plus que temps.

Il sortit de bonne heure, et ne revint au près d'elle que vers les onze heures, et muni de tout ce qui lui était nécessaire.

Elle fut touchée de ses attentions. « Je ne sais pas comment vous faites, lui dit-elle, mon cher Ledoux, vous m'inspirez de l'effroi, et cependant je vous aime? je croyais vous haïr, et je n'éprouve que le regret de ne pouvoir être aussi heureuse que vous l'êtes? car, en ce moment même, vous êtes l'image du bonheur; il faut croire que je suis condamnée à le procurer sans pouvoir le partager.

— Il n'y a que vos préventions qui vous le persuadent, ma belle amie, et si vous vouliez, vous les perdriez bientôt.

— Je veux vous voir heureux, lui dit-elle, mais jurez-moi que vous en excepterez ce que je crains.

Comme il voulait la mériter et l'obtenir, il jura tout ce qu'elle voulut; alors les plus tendres caresses lui furent permises; elle s'y prêta d'abord avec timidité, et assez de confiance pour les lui rendre; il espérait que l'émotion qu'elle partagerait la conduirait au plaisir; mais la peur fut la plus forte; elle résista constamment, et il fut réduit à jouir en admirateur; que de charmes ravissans il lui fut permis de contempler! quelles beautés! quel fini! quels contours moëlleux! chacun avait ses adorations et une multitude de baisers que la louange lui faisait pardonner; la fière Meris y était sensible; elle avait du moins les jouissances de la vanité, et aurait ainsi passé la journée sans s'en apercevoir; mais il fallait reparaître. Il aida à la

toilette comme une femme de chambre généreusement payée, et cependant il défaisait souvent son ouvrage pour avoir le plaisir de le refaire.

Qu'avec raison, il aurait pu chanter quelques-uns des couplets de Rochon-de-Chabannes, dont il réalisait les images.

Après avoir arrangé les cheveux, il fallut remettre la ceinture ; une gorge enchanteresse, qui ne lui était plus voilée, semblait lui dire : ai-je besoin d'art, et cette ceinture que vous venez d'attacher y ajoute-t-elle quelque chose ? Que de baisers elle reçut !... les lys en étaient métamorphosés en roses.

Enfin un dernier voile, posé à regret, ramena sa raison. Ils sortirent par la porte dérobée, et après avoir remis sa cruelle maîtresse dans une voiture, il la vit de loin descendre chez elle.

CHAPITRE XX.

Arrivée du mari ; conférence ; divorce ; bal paré ; ses suites.

MADEMOISELLE Meris persistait dans ses refus, et quoiqu'il en fût désobligé, il ne changea rien à ses soins pour elle : ceux qu'il avait donnés à ses affaires, lui prouvèrent combien ses précautions avaient été sages. M. Néja, sur l'avis qu'il avait reçu par le tuteur, du décès de madame de Meris, et de l'intention où était mademoiselle sa fille de rompre une union qu'elle n'avait contractée que par contrainte, avait répondu par une lettre menaçante, dans laquelle il réclamait cent vingt mille livres, déposées chez sa belle-mère ; et terminait par dire qu'il saurait bien soustraire sa femme

aux mauvais conseils et aux séductions dont elle était, sans doute, entourée.

Les gens de loi, toujours armés de la forme, ne sont pas plus émus des menaces, qu'un rocher ne l'est du murmure et des vains efforts des vagues; le tuteur, qui, en son particulier, ne savait rien des cent vingt mille livres, lui répondit que tant qu'il n'aurait à opposer qu'une allégation dénuée de vraisemblance, sur la somme qu'il réclamait, il n'aurait autre chose à lui répondre, qu'il ne s'était trouvé après la levée des scellés, qu'environ mille livres, en argent comptant; et qu'il avait à lui répéter, sur un titre authentique, et au nom de sa pupille, soixante mille livres, qu'il avait reçu en dot. Ledoux lui fit ajouter, et par ordre de mademoiselle Meris, que s'il voulait venir et donner son consentement à un divorce, que l'on ferait toujours bien malgré lui, il la trou-

verait disposée à composer sur le remboursement de la dot.

Au lieu de répondre, il vint : ils s'y étaient attendu et préparé.

Mademoiselle de Meris, se trouvant dans un cas particulier, à cause de la non-consommation de son mariage, se retira, par le conseil de Ledoux, chez son tuteur, qui avait une épouse et des enfans, et qui jouissait de la meilleure renommée. Là, à l'abri des entreprises, ainsi que des mauvais traitemens de son mari, contre lequel il eût été facile d'obtenir la protection de l'autorité, elle le vit arriver.

Ledoux, qui fut appelé aussitôt, reconnut ce personnage, non pour avoir agi contre lui, mais contre ses co-associés, dans une affaire qui n'était pas à leur honneur.

Comme un objet en rappèle un autre, il se trouva en même temps au fait de l'affaire, qui lui avait fait

prendre la fuite au moment de son mariage. C'était une dénonciation contre la réclamation qu'il faisait d'une créance de trois millions de charrois, faits aux armées, et qu'on s'offrait de démontrer fausse, ces charrois ayant été faits par réquisition.

Cette manœuvre n'ayant pu être opérée, sans le concours de plusieurs personnes, intéressées à la défendre, s'était civilisée; mais n'était point terminée, et pouvait être réveillée.

Enfin, depuis son absence, il venait de faire, par des moyens qui n'étaient, sans doute, pas plus louable, une nouvelle fortune. Ledoux prit son parti en conséquence, et ne se fit aucun scrupule de faire contribuer ce spoliateur, qui n'avait d'ailleurs, dans sa personne et ses manières, rien qui n'annonçât la bassesse, qu'il croyait pouvoir faire oublier par l'espèce d'importance que donne l'argent.

Il avait fait cet aperçu rapide avant le commencement de la conférence, que le tuteur commença ainsi :

LE TUTEUR.

Je vous ai fait prier de venir, M. Ledoux, pour m'aider à porter M. Néja, qui vient d'arriver, à préférer les moyens conciliatoires, à l'égard de ma pupille, mademoiselle de Meris.

NÉJA.

Il me semble, monsieur, qu'elle est madame Néja.

LE TUTEUR.

Elle ne l'est pas pour moi, monsieur, puisque je connais ses intentions de ne plus l'être.

NÉJA.

Quel rapport (en se retournant vers Ledoux) monsieur a-t-il dans cette affaire ; puisque vous êtes nommé tuteur, je ne dois avoir affaire qu'à vous.

LE TUTEUR.

Pardonnez-moi, monsieur, je ne suis pas homme de loi, et M. Ledoux est indispensable, comme conseil de mademoiselle de Meris et le mien.

NÉJA.

En ce cas, messieurs, veuillez me dire, pourquoi on me vole cent vingt mille livres ?

LEDOUX.

On pourrait plutôt vous demander, monsieur, pourquoi vous voulez les extorquer; car, toute prétention semblable, sans titre, n'a point d'autre nom. Vous ignorez, sans doute, que les scellés ont été apposés au moment du décès, et que, si une somme semblable eût existée, elle se fût trouvée, en tout ou en partie; ce qui, cependant, ne vous y donnait aucun droit: il faudrait que vous fussiez muni d'un titre, ou que madame de Meris en

eût laissé la déclaration formelle; il ne s'est rien trouvé de ce genre.

NÉJA.

Je vous prouverai, monsieur, que je ne suis pas homme à extorquer rien, ni à souffrir qu'on me le dise.

LEDOUX.

Vous le souffrirez, monsieur Néja, en attendant que vous prouviez le contraire, ce que vous savez, n'être pas possible.

NÉJA.

Ma femme en conviendra sûrement, sa mère n'aura pas manqué de le lui dire.

LEDOUX.

Cette déclaration verbale, faite à une mineure, et répétée par elle, ne pourrait être admise.

NÉJA.

Au moins ne peut-elle nier notre mariage?

LEDOUX.

Pas plus que vous ne pouviez nier soixante mille livres de dot. Ici, les actes font preuve, et c'est sur ses objets qu'il s'agit de s'entendre.

NÉJA.

Et d'entendre ma femme. J'espère que je pourrai lui parler?

LEDOUX.

Cela est même indispensable.

LE TUTEUR.

Je vais la prier de descendre.

(Aussitôt qu'elle fut entrée, Néja prit la parole.)

NÉJA.

Est-il vrai, madame, que vous ayiez l'audace et l'impudeur de vouloir violer un lien sacré ?

Mlle. MERIS.

L'audace et l'impudeur, n'appartiennent qu'à celui qui m'épousait mal-

gré moi, et qui, dans un autre temps, n'eût osé y prétendre ; vous profitiez de l'ascendant de ma mère pour former ce lien, que j'eusse rompu aussitôt que j'aurais été hors de son autorité, que seule je craignais, et dont elle abusait.

NÉJA.

Voilà le fruit des sages conseils, dont vous êtes entourée.

Mlle. MERIS.

Il ne m'en a point fallu pour vous haïr; ma conduite n'est l'effet d'aucun conseil : au moment où j'ai perdu ma mère, je n'ai songé qu'à me séparer de vous, et ce n'était que pour cela que j'avais appelé des hommes instruits; ils se sont occupés des formalités, et je les en remercie; mon unique affaire n'était que de me voir libre, pour épouser M. de Lussan, qui avait ma parole avant vous.

NÉJA.

Q'est-ce que c'est que ce Lussan.

Mlle. MERIS.

Ce Lussan, est l'adjudant-général, actuellement général de brigade. Quant à lui, je l'estime, M. Néja.

La déclinaison de ce nom n'était pas propre à tranquilliser Néja, sur le mérite et le pouvoir de son concurrent. Ledoux eût volontiers remercié mademoiselle Meris, de l'avoir mis en avant; quant à la manière, il connaissait trop sa fierté et son caractère inflexible, pour douter un instant, qu'elle n'eût pas montré son aversion et son mépris. Il reprit ainsi:

LEDOUX.

Vous voyez, M. Néja, que mademoiselle, n'avait pas besoin de conseil sur ce qui vous est personnel. Cela, me dispense de relever, ce que vous avez osé dire d'inconvenable sur ceux

dont elle est entourée ; je vous observerai seulement, que vous devez connaître mieux que personne, l'importance d'un bon conseil, puisque si vous n'en aviez pas eu dans l'affaire des trois millions, nous n'aurions pas le plaisir de vous voir ici, aussi tranquille que vous l'êtes ; je vous en fais mon compliment.

NÉJA.

Oui, monsieur, je suis tranquille à présent.

Son trouble le démentait, ses traits reprirent l'attitude humble qui lui convenait, et de ce moment, il devint souple comme l'osier ; mais il fallait lui porter le dernier coup.

LEDOUX.

Cette affaire a mieux tourné pour vous, que celle du fourrage de l'armée de...

NÉJA, *en l'interrompant.*

Elle ne me regardait plus, j'avais cédé mes droits à mes associés, et sans garantie.

LEDOUX.

Vous aviez vos raisons, et elles étaient très-prudentes; car, on leur a prouvé qu'ils seraient bienheureux en les tenant quittes pour n'être pas payés. Mais l'affaire dont il s'agit ici, monsieur Néja, peut se terminer sans procès, il ne tient qu'à vous : d'abord il ne peut plus être question de votre prétendu dépôt à madame de Meris, vous rembourserez la dot, et...

Mlle. MERIS, *l'interrompant.*

Je tiendrai monsieur quitte de ma dot, que je ne crois pas qu'il ait reçues, s'il veut abréger notre séparation, en y donnant son consentement.

LE TUTEUR.

Mais, mademoiselle, vous n'avez ni le droit, ni le pouvoir de renoncer à une somme semblable.

NÉJA.

Ainsi, messieurs, vous entendez qu'en perdant cent vingt mille livres, j'en paye encore soixante; ce serait payer trop cher un affront que mademoiselle m'eût évité, en me faisant connaître son aversion.

Mlle. MERIS.

Il n'y a que vous, monsieur, qui puissiez oser dire que vous l'ignoriez; mais vous n'y regardiez pas de si près, ce n'était qu'une femme que vous vouliez, et, sous ce rapport, je vous dois de la reconnaissance de l'avoir voulu payer soixante mille livres: c'est pour cela que, soit que vous les ayiez reçus ou non, je veux vous en tenir

quitte ; quant à ce que j'ignore, je ne peux m'en mêler.

LEDOUX.

Allons, M. Néja, vous devez être pressé de repartir ; après demain tout sera prêt, vous signerez le divorce et une transaction sur tous droits et répétitions réciproques résultant du contrat de mariage, et de toute autre action ou prétention, et cela sans bourse délier.

NÉJA.

Il est vrai, je suis pressé de m'en aller.

LEDOUX.

Je le crois ; mais nous ne pouvons aller plus vîte.

NÉJA.

Allons, j'y consens ; on ne peut trop tôt finir une mauvaise affaire, je vais aller à la campagne. Je serai ici à l'heure que vous m'indiquerez.

Le tuteur voulait revenir sur la dot; on lui fit signe, il s'arrêta; mais aussitôt que Néjà fut retiré, il dit à Ledoux, que plus il en avait imposé à ce fripon, moins il concevait qu'il eût transigé si facilement sur une somme de soixante mille livres.

—C'est que réellement il ne l'a pas, répondit-il, reçue, et que mademoiselle Meris en eût fait le sacrifice pour être débarrassée de lui, lors même qu'elle lui aurait été comptée; mais pour achever de vous tranquilliser, vous saurez que nous avons quelque motif de consolation; nous avons trouvé une somme qui, sans ressembler à ce qu'il répète, y donnerait quelque vraisemblance, si l'on pouvait se fier aux assertions d'un homme de cet espèce; et comme nous ne voulions que finir, voilà le motif secret de notre conduite, sur laquelle je crois qu'on

ne peut avoir aucun scrupule avec M. Néja.

— J'en aurais eu encore moins; on n'en doit pas avoir avec un homme qui gagne sa fortune par des moyens honteux; mais, comme vous l'observez, il faut finir.

— Oui, reprit mademoiselle Meris, et je vous en témoignerai ma reconnaissance.

Le surlendemain tout s'étant terminé comme ils le souhaitaient, la pupille donna à son tuteur cinquante louis, qui achevèrent de lui persuader que ses raisons étaïent les meilleures possibles.

Mademoiselle Meris, devenue libre, revint chez elle et reprit ses habitudes; elle commençait à recevoir quelques-uns de ses parens, dont les visites étaient courtes; Ledoux l'avait aussi présentée dans deux maisons où elle

ne pouvait trouver que de l'agrément et de bons exemples : elle s'y fit aimer ; mais après le premier moment d'admiration, son air dédaigneux éloignait les hommes ; elle semblait surprise qu'on osât lui adresser un hommage ou un compliment. Cette dignité aurait tout à fait convenu à son ami Ledoux, s'il eût eu dessein d'en faire sa femme ; il savait qu'elle prenait sa source dans son cœur, qui était bon, mais élevé, et aussi dans la froideur où s'était tenue sa mère à son égard ; elle n'avait pas contracté le besoin d'être aimée, encore moins d'être caressée, et avant d'en venir à ces démonstrations auprès d'elle, il fallait, comme M. de Lussan ou comme lui, avoir été à portée de l'intéresser par le sentiment de la reconnaissance dont elle était très-capable.

Ces remarques, jointes à sa fortune qui alors égalait à peu près la sienne,

eussent pu le porter à des vues sérieuses, si elle eût pris sur son cœur assez pour balancer le souvenir de sa chère Merci; mais elle ne lui avait inspiré que des desirs, et il n'avait pas abandonné le projet de les satisfaire.

Sa persévérante résistance, qu'il pouvait d'autant moins accuser de caprice, qu'elle se livrait à ses caresses avec complaisance et même avec plaisir, ne pouvait être vaincue que par une expérience qui pût la désabuser.

Pour y parvenir, il eut encore recours à la danse, la seule passion dominante qu'il lui eût remarquée.

Un professeur de cet art, qui chez nous est devenu un goût général, avait eu besoin de lui, et avait profité de cette occasion pour l'inviter à aller voir une petite assemblée de tous ses élèves, qui avait lieu une fois chaque semaine, pour qu'il pût, par ses con-

naissances, lui en procurer de nouveaux ; il y avait été une fois, et y avait vu une réunion de talens vraiment intéressante.

Il en parla à sa belle cliente qui, comme il s'y attendait, accepta avec empressement; elle lui dit seulement qu'elle voulait rentrer de bonne heure ; « aussitôt que vous le voudrez, répondit-il. »

Il comptait assez sur le plaisir qu'elle prendrait pour qu'elle oubliât les heures, et afin de l'en distraire davantage, il fut voir le professeur, en lui annonçant qu'il se proposait d'amener une jeune dame à sa première assemblée, et ajouta qu'il souhaiterait qu'il la rendit plus longue, en faisant pour cette fois servir un ambigu dont il se chargeait ; il fut accepté avec plaisir.

Cette petite fête étant annoncée, et devant amener des dames qui accompagneraient leurs filles ou leurs

sœurs, Ledoux lui envoya du vin en abondance, des syrops, des pâtés, des viandes froides et force friandises.

Le jour venu, lui et la belle Meris ne furent pas les derniers arrivés; la fête était charmante; le salon, orné de fleurs et de feuillages, fut bientôt rempli par une assemblée de la plus brillante jeunesse; plusieurs quadrilles de jeunes enfans des deux sexes y vinrent, vêtus de blancs, garnis de myrtes, de chêne ou de feuilles de roses artificielles: ce coup-d'œil charma la belle indolente; ses traits s'animèrent, et le plaisir la rendit si belle, que chacun voulut danser avec elle.

Son conducteur savait trop combien cet exercice était favorable à ses vues, pour ne pas y contribuer aussi; il dansa, il rappela le souvenir de l'allemande, autrefois si à la mode, wals, anglaise, il fut de tout. Le maître du logis, qui ne se serait pas mieux entendu avec

lui, s'il eût été du secret, fit si bien les honneurs de sa maison, qu'on n'éprouva pas un moment d'ennui, et à deux heures, personne n'avait encore songé à se retirer, de sorte qu'il était trois heures lorsque les plus jeunes enfans disparurent avec leurs parens.

Sa craintive maîtresse vint à lui avec un air tout affligée, lui dire: « ne voilà-t-il pas que j'ai encore oublié l'heure ; je suis désolée, on ne saura que penser chez moi, et je ne saurai que dire ?

— Vous direz que vous avez été entraînée à la campagne, sans vous y attendre, et que vous n'avez pu revenir, faute de voiture.

— Ce n'est qu'un embarras d'ôté ; mais me voilà encore obligée d'aller coucher chez vous, et j'en suis toute tremblante.

— Ne savez-vous pas à quel point vous pouvez compter sur ma soumis-

sion et mes égards, vous en avez la preuve.

— Ah ! mon ami, jurez-le moi ?

— Je vous jure, ma chère amie, de ne vous donner aucun sujet de vous plaindre de moi.

— Je compte sur votre parole, et cela me tranquillise ; allons-nous-en, j'ai tant dansé, que les pieds me brûlent.

Il venait de s'engager à coup sûr, au moyen de son préservatif contre le mal qui effrayait sa belle maîtresse ; et il s'en serait muni dès la première fois, s'il avait regardé cet accident comme pouvant avoir de si longues suites ; mais sur la foi de quelques auteurs et des dévirgineurs, ou soi-disant tels, de sa connaissance, il avait cru que ce n'était qu'une douleur d'un moment ; devenu défiant à ses dépens, il n'avait négligé aucune pré-

caution; ils partirent donc : elle sans crainte, et lui avec l'espoir du succès.

Arrivés chez lui, toujours par l'entrée secrette, il envoya son domestique se coucher, et lui ferma toute communication; sa belle amie ne voulut rien prendre qu'un petit verre de liqueur; il choisit la vanille de préférence, et l'aida à se déshabiller de la manière la plus rassurante.

« Puisque je peux compter sur vous, lui dit-elle, mon ami? il est inutile que vous passiez une mauvaise nuit; venez vous coucher, je serai bien aise de vous avoir auprès de moi.»

Jamais proposition ne fut plus agréable; il la remercia et l'accepta avec la tranquillité de la reconnaissante amitié.

En un instant il fut auprès d'elle, armé contre tout accident; une bougie qu'il avait laissée allumée leur procurait un jour doux; il aurait été in-

convenable de s'endormir sans rendre hommage à tant de charmes ; elle s'y prêta et l'entrelaça dans ses bras ; il en profita pour se permettre tout ce qui pouvait faire naître les desirs, et les exciter sans les satisfaire.

Les plus doux baisers de l'amour, l'ardeur de ses caresses, ne le laissaient point douter qu'ils étaient à leur comble : ses mains égarées plus d'une fois s'étaient portées avec plus de curiosité que de crainte, sur ce qu'elle redoutait si mal à propos : « que je suis à plaindre, lui dit-elle, je ne fais ni mon bonheur ni le vôtre ; car je sens bien, mon ami, que je ne fais pas tout ce que vous souhaiteriez.

— Il y aurait, si vous vouliez, des équivalens aussi délicieux.

— Mais sans surprise ?

— Sans surprise, aucune ; vous en serez maîtresse vous-même.

Ils étaient sur le côté et en face l'un

de l'autre ; donnez-moi votre main, lui dit-il, ma chère amie, emparez-vous de ce qui pourrait vous surprendre ; ne laissez approcher qu'autant que vous voudrez, et vous éprouverez que votre ami ne vous trompe pas, et ne veut que votre bonheur.

Grâce au secret, l'expérience réussit, car à la douleur près, la difficulté était presque égale à celle du premier jour ; mais la bienfaisante divinité du plaisir vint à son secours : la main abandonna le gouvernail, une jambe soulevée par une impulsion naturelle passa par-dessus lui ; des mouvemens incomplets les rapprochèrent, mais imparfaitement ; il voulait éviter les reproches et tenir sa parole : il entendit enfin sa charmante lui dire : « ah ! mon ami, approchez, approchez-moi donc ; » il approcha en effet ; elle le serra avec une ardeur qui annonçait qu'enfin ses alarmes étaient dissipées, et il travailla

avec tant de succès à les détruire, que quand elle fut revenue de ce premier délire, il l'entendit s'écrier: «que de torts je dois avoir à tes yeux, mon cher ami, pour avoir ôté tant de jours précieux à ton bonheur et au mien? Il faut que tu m'ayes bien aimée pour me le pardonner; et je te permets de m'en punir, il est juste que j'expie ma faute.

—Je suis charmé de te voir enfin revenue de ton erreur, sans doute je vais t'en punir, mais comme on punit ce qu'on aime.

Il prit la position convenable à un vengeur du plaisir, et la victime soumise, jura sur son autel de se dévouer à son culte.

Le jour éclairait depuis long-temps ces actes expiatoires; ils s'endormirent dans les bras l'un de l'autre, et se réveillèrent de concert, vers onze heures.

La belle Meris devenue docile ne

résista plus à ses desirs. Ses charmes ne craignaient pas le grand jour, il leur rendit de nouveaux hommages et il trouva dans sa tendresse la récompense de ses soins et de sa patience.

Voulant regagner tant de momens perdus pour le plaisir : « il faut, lui dit-il, ma chere amie, retourner chez vous, pour tirer votre monde d'inquiétude ; vous n'y resterez pas long-temps, je vous enverrai un invitation de dîner, vous reviendrez à deux heures, mes affaires seront terminées, et après dîner nous irons au spectacle. »

Il la fit rentrer en voiture comme la première fois ; aussitôt qu'il fut revenu chez lui, il l'envoya inviter, ainsi qu'ils en étaient convenus ; il donna le reste du temps à ses affaires, et il était à s'habiller, lorsqu'on lui annonça mademoiselle Meris : sa toilette renouvellée était élégante, mais simple et

ne craignait pas les aimables désordres du plaisir.

Avant d'y songer, Ledoux lui demanda si elle avait suivi ses conseils.

— Oui, j'ai pris un bain qui m'a délassée.

— C'est à merveille; souvenez-vous bien qu'il ne faut rien négliger de ce qui conserve la santé à la beauté : nous dînerons à trois heures justes, la porte est fermée, j'ai fait dire que j'étais sorti, voulez-vous m'aider à mettre mon gilet et me promettre d'être sage.

— Vous me parodiez et vous vous moquez de moi; je le mérite pour avoir été si long-temps incrédule : est-ce que vous me garderez toujours rancune ?

— Je ne sais, mais elle n'est pas encore passée : comme il la savait rieuse et qu'il voulait l'accoutumer d'avance à se prêter aux occasions imprévues, où il faut savoir connaître

la valeur d'un instant et éviter le rire, qui attire les regards ou l'attention des curieux, il lui dit : « si vous voulez que j'oublie ma rancune, il faut avant de dîner faire une station sur mon oratoire.

— Qu'est-ce que c'est que votre oratoire ?

— C'est cette table placée devant une glace ; vous allez vous appuyer dessus, dans l'attitude que je vous prescrirai, vous aurez sous vos bras un oreiller, et vous y lirez un chapitre d'un ouvrage moral, avec un tel recueillement, que vous ne vous en détournerez pas, quelque chose que je vous fasse.

— Je le veux bien, il n'y a que votre morale qui me déplaît.

— Voulez-vous l'histoire du chevalier de Faublas ?

— je ne le connaîs pas.

— C'est en ce moment le roman le plus recherché.

— Donnez, et finissons, car je n'aime pas les longues lectures.

— Celle-ci vous amusera : il posa la belle pénitente, lui mit le livre sous les yeux, et lui recommanda le recueillement.

Elle soutint avec résignation tout ce qui devait la distraire; ses mains avaient déjà trouvé à s'introduire sur les globes, qui attiraient toujours ses plus tendres soins; soit qu'elle devinât son intention, soit curiosité d'en connaître le but, elle n'interrompit sa méditation que lorsqu'elle sentit frapper à la porte du temple; alors elle voulut se déranger, mais il avait prévu ce mouvement et s'y opposa si à propos, qu'elle fut obligée de subir sa punition; elle la trouva douce, et son recueillement devint si profond, qu'il n'était interrompu que par des soupirs et un zèle si actif, qu'il convint que sa belle pénitente pouvait être comptée

au nombre des prosélytes du Dieu dont elle avait méconnu l'empire.

Cette méditation terminée, elle lui demanda où il avait pu prendre une invention semblable, et s'il en avait encore beaucoup à lui faire connaître.

— Encore quelques-unes, mon amour; mais j'ai préféré celle-ci parce que vous ne pouvez vous plaindre que votre parure en ait souffert.

— Cela est vrai, mais la coulisse de ma robe, serait déchirée si elle eût été de mousseline.

— Vous avez-là des cordons si difficiles à dénouer.

— C'est que vous êtes mal-adroit, rien n'est si aisé.

— Laissez-les moi renouer, je les retrouverai mieux.

Ils furent renoués, non sans quelque lenteur; il était temps; à peine eût-il fini et tiré le secret de la porte,

qu'on vint leur annoncer qu'ils étaient servis.

Ce dîner eut tout l'agrément que devait y trouver deux amans enivrés l'un de l'autre; les saillies, les bons mots se succédaient avec rapidité, les phrases à double sens, les sauvaient de l'insupportable présence des domestiques, enfin le café les rendit à la liberté qu'il souhaitaient avec un égale impatience, et l'heure du spectacle étant encore éloignée, ils repassèrent à sa chambre pour prendre la liqueur.

Pour cette fois, il lui en laissa le choix, qui tomba sur l'huile de rose, il n'en prenait pas; « est-ce que vous n'aimez pas celle-ci, lui demanda-t-elle?

— Je la préfère, mais je n'en peux prendre qu'elle ne soit réchauffée, sans quoi elle me cause un mal aux dents insupportable.

— C'est incroyable ; il me semble que de la liqueur chaude doit répugner.

— Au contraire, et si vous voulez me faire part de la vôtre, vous conviendrez que je ne la trouverai que plus agréable.

— De celle qui est dans mon verre ?

— Non, de cette manière.

— Réellement ? tenez : il prit quelques gouttes dans une coupe de corail et d'ivoire.

C'est une charmante idée, continua son adorable ; est-ce que vous ne prendrez que cela ?

— Je compte bien m'enivrer, mais il faut, mon amour, être plus commodément. Il l'attira sur lui, et tandis qu'il pompait ce nectar, les cordons qu'il avait plus adroitement dénoués, livrèrent à ses desirs, les lis et les roses de son enchanteresse.

Comme les baisers ont une vertu attractive, que pour les donner et les

rendre on n'est jamais trop près, il avait, sous prétexte de mieux recevoir la liqueur, penché sa tête sur le dos de sa chaise, dont la forme étrusque facilitait cette attitude; sa charmante se trouvant obligée pour parvenir à sa bouche de se tenir sur ses pieds, il en profita pour soulever, sans qu'elle s'en doutât, des voiles importuns, de sorte qu'en se rasseyant, elle pût éprouver que l'amour sait prendre tous les chemins qui conduisent au plaisir.

— Ah Dieu ! cher ami, lui dit-elle, en sentant à la fois l'obstacle et le moyen de le vaincre, quelle charmante invention; pourquoi ne l'as-tu pas préférée tantôt.

— Elle est, sans doute, la plus délicieuse; mais il était nécessaire, ma chère amie, que tu connusses l'autre, tu éprouveras qu'elle est la seule dont on puisse profiter, dans beaucoup de circonstances.

Elle perdit bientôt de vue toute curiosité, ses transports égalèrent ceux de son ami; ils savourèrent la volupté qu'il lui fit éprouver dans toute son étendue, l'étude de la nature lui ayant appris, qu'après de nombreux sacrifices, on pouvait négliger les précautions sur lesquelles son aventure avec madame de Merci, le rendait très-attentif : cette recette n'est pas à l'usage de tout le monde; mais son âge la lui permettait, et l'expérience lui ayant confirmé sa réalité, il en usait le plus souvent possible.

Leur délire était si délicieux, la ferveur de la belle si touchante, qu'il se serait reproché de ne pas en profiter tant qu'elle se soutiendrait; ses beaux yeux revirent enfin la lumière.

— Est-il bien tard, lui dit-elle ?

— Six heures.

— La pièce sera commencée, mais je ne la regrette pas, j'en ferais volontiers le sacrifice.

— Je ne veux te priver d'aucun plaisir, ma chère amie, peut-être en trouveras-tu plus que tu n'imagines.

— Partons donc bien vîte.

Il la laissa seule disposer de tout ce dont elle pouvait avoir besoin, sous prétexte de s'informer de leur voiture et de donner ses ordres; lorsqu'il revint la rejoindre, elle était déjà devant une glace, avec le calme et l'extérieur que les femmes reprennent avec une facilité qu'il avait toujours admirée.

Sa reconnaissante amie, en revenant du spectacle, parut si satisfaite de sa journée, qu'elle lui dit, qu'il était charmant d'avoir tort avec lui, puisqu'il savait si bien regagner le temps perdu; et qu'elle n'aurait plus à se reprocher de manquer de confiance dans un si bon maître.

Le temps possible pour recevoir réponse de M. de Lussan, était déjà passé

passé; mademoiselle Méris, qui ne lui en avait plus parlé depuis sa lettre, lui dit, après un grand soupir; « je ne sais, mon ami, si vous regrettez que j'aie écrit à M. de Lussan, pour moi je voudrais bien ne m'être pas tant pressée, car sûrement je ne lui écrirais pas à présent, et s'il s'avisait de venir, j'en serais inconsolable.

— Il me semble, mon amie, que l'arrivée de M. de Lussan à Paris, est impossible en ce moment, et qu'en supposant qu'il vînt, il resterait encore des ressources avec un aussi galant homme, et qui, d'après ce que vous m'en avez dit, était bien ennemi de la contrainte.

Il y avait une demi-heure qu'il s'occupait de lui exposer tous les moyens qu'elle avait de gagner du temps et de rompre les engagemens qui ne lui convenait plus, et à quoi rien ne pouvait la forcer, lorsqu'on lui

apporta une lettre timbrée de Gênes.

Son émotion fut si vive, qu'il balança à la lui laisser ouvrir.

« L'impatience et l'incertitude, sont les plus grands des maux, dit-elle en rompant le cachet, et parcourant la lettre avec vivacité, elle s'écria : je respire, il est marié. »

La lettre, extrêmement honnête de M. de Lussan, contenait en substance : qu'il l'avait prévenu de son départ de l'armée de l'Ouest, pour aller servir à celle d'Italie; que, sans doute, la désolation où était le département de la Vendée, l'avait privée de cette lettre comme il l'avait été des siennes; qu'ayant dû conclure, de ce long silence, que son mariage lui était devenu moins désagréable, il avait remis, à son retour en France, pour en être éclairé; que, dans l'intervalle, il avait été blessé si dangereusement, qu'il était resté trois mois sans pouvoir retrouver

son jugement et ses forces; qu'il avait dû son rétablissement aux soins d'une veuve chez laquelle il était logé; que se trouvant réduit à quitter le service et engagé par la reconnaissance envers cette dame, infiniment aimable, quoiqu'elle lui fût très-inférieure, il avait saisi cette occasion de retrouver, dans un établissement avantageux, tout ce que sa blessure lui faisait perdre en le réduisant à demander sa retraite; qu'il ne se consolerait de sa précipitation, qu'en apprenant qu'elle fût devenue libre, et aussi heureure qu'elle le méritait.

Dans la joie qu'éprouvait l'aimable folle, de se trouver dégagée de toute inquiétude, elle se jeta dans ses bras, et ils commencèrent, de ce moment, à jouir de leur bonheur avec la sécurité que lui donnait une entière liberté.

Cependant après les premiers jours

de ferveur, il remarqua que moins sensible que tendre, le plaisir pour la belle Meris n'était que du plaisir; qu'au milieu des sensations les plus vives, le souvenir d'un bouquet, d'une parure, de l'objet le plus frivole l'emportait sur le sentiment, dont il aurait cru la voir dominée, et que loin de pouvoir compter sur son empire, il pouvait s'attendre qu'une mouche qui aurait volé d'une manière particulière, aurait excité les éclats de rire et les élans de gaieté les plus extraordinaires.

Comme il était néanmoins flatteur de triompher quelquefois de cette légèreté; que les nuits offraient plus de recueillement; qu'il n'y avait pas le plus léger reproche à lui faire sur sa conduite à son égard, il trouvait très-doux de conserver une maîtresse charmante, avec qui il goûtait tous les plaisirs de l'amour, dégagés des dan-

gers de cette passion inalliable avec sa profession et le soin de ses affaires, et dont, en cas d'oubli de précautions, il n'aurait pas rougi de devenir l'époux.

En effet, soigneux de cultiver son esprit, de lui inspirer le plus grand respect pour l'opinion publique, il commençait à recueillir le fruit de ses soins. Mademoiselle Meris n'était pas à la fin des six premiers mois de son deuil, qu'elle avait perdu ce besoin de se répandre au dehors, qui était plutôt le produit d'une captivité excessive et mal entendue et du vide de sa tête, que d'une disposition naturelle.

Aussi, indépendamment du soin soutenu qu'elle prenait de sa maison et des habitudes sédentaires qu'il exige, la trouvait-il occupée à des recherches utiles. Comme elle aimait peu le genre tragique, son goût l'avait portée vers les auteurs comiques, et

pour les connaître et leurs ouvrages, elle s'était fait une table avec des notes. Il aurait pu lui éviter cette peine ; mais il s'en garda autant que de la louer : il feignit de regarder cette occupation comme une chose toute simple à laquelle il l'aida. Après cette recherche, il la fit passer à celle des philosophes anciens et modernes, avec un court extrait de leurs opinions morales ; de là, au goût de la lecture. La curiosité la conduisait naturellement ; et il vit en peu de temps succéder la maîtresse douce et réfléchie à la maîtresse légère et inconsidérée.

Un jour qu'elle s'était sans doute livrée à ses réflexions, la trouvant un peu sombre, il lui demanda ce qui la rendait si sérieuse.

— C'est, lui dit-elle, que depuis que je m'occupe, j'ai remarqué dans tout ce que j'ai lu en histoire, morale et romans, que les femmes sont sous

l'empire de deux opinions dominantes et générales ; l'une, (et celle-ci est fortifiée par les mœurs et les lois) est qu'elles ne peuvent se permettre d'aimer que sous la protection de l'hymen, et pour se consacrer au bonheur de leurs époux et de leurs enfans ; l'autre que le mariage est le tombeau de l'amour, qui ne se perpétue que par une union libre ; mais qu'en s'y livrant, elles s'exposent au mépris même de l'objet aimé. Trouvez-vous que ma remarque soit juste ?

— Oui, dans le sens général, comme vous l'observez vous-même.

— D'après cela, quoique je ne sente rien en moi qui ne me permette de prétendre à la première opinion, il me semble que je me suis placée sous la seconde en vous aimant ; et je n'en serais pas moins surprise de me voir exposée au mépris, et il me serait cruel de devoir m'attendre au vôtre.

— Loin d'y être exposée, ma chère amie, vous êtes placée dans la classe des exceptions, très-rares, à la vérité. Jeune, sans expérience, n'ayant point encore éprouvé le sentiment de l'amour, vous vous êtes trouvée livrée à moi par le besoin de placer votre confiance. J'en ai profité pour vous faire partager le sentiment que vous m'inspiriez ; mais je n'en ai point abusé pour corrompre votre esprit et votre cœur ; et dans la route dangereuse du plaisir, j'ai su vous faire connaître le prix de l'estime, et surtout de la vôtre ; personne n'a le droit de vous en refuser, et moi, moins que qui que ce soit.

— Vous me débarrassez, mon ami, d'un grand fardeau ; je n'aurais jamais pu supporter l'idée du mépris, et je ne concevrai jamais que l'amour puisse exister sans estime.

— Il n'y a aucune preuve de la

mienne que je ne sois prêt à vous donner.

— Ainsi, vous deviendriez mon mari si je l'exigeais ?

— Vous n'auriez pas besoin d'exiger, j'irais au devant de votre....

— C'en est assez, mon ami, votre estime m'est précieuse, mais votre amour ne me l'est pas moins ; et je ne veux pas de sitôt m'exposer à le voir diminuer ; il me suffit de pouvoir compter sur vous, et de savoir que vous appréciez ma conduite d'après ma jeunesse et mon inexpérience : ma confiance en vous, qui n'avait d'autre base que cette inexpérience, m'a mis dans vos bras avec toute la sécurité possible, et il ne m'est pas plus venu d'idée d'inconvenance sur ma conduite que de doutes sur votre amour ; je ne voyais que lui : à présent ma confiance posera sur l'estime que vous m'avez

inspirée; et je suis bien sûre de n'en avoir jamais de regret.

Il l'en assura par les expressions les plus fortes et les plus sincères ; cet entretien, auquel il ne s'attendait pas, resserra leurs liens : ils ne passaient pas un jour sans se voir; ce besoin n'était plus uniquement, comme auparavant, celui du plaisir, mais celui d'une amitié sincère. Sitôt que le desir venait l'animer, ce qui arrivait souvent, la petite maison qui était toujours à sa disposition, était leur point de réunion.

Il avait soigné les intérêts de sa cliente avec le plus grand zèle. Du produit de ses cent trente-cinq mille livres, il lui avait acheté une jolie maison qu'elle habitait, toutes les siennes étant des maisons uniquement propres au commerce. Tout lui prospérait; le train modeste, mais très-aisé qu'elle avait pris, n'employait que

la moitié du revenu que lui avait laissé sa mère, de sorte qu'elle pouvait être considérée comme un très-bon parti; mais elle avait éloigné tous les prétendans, et ils vivaient depuis plus d'un an dans une si douce et si charmante union, que si on les eût interrogé, chacun d'eux eût répondu que l'idée d'en voir le terme lui aurait été insupportable.

Cependant il en fit le sacrifice au plus grand avantage de mademoiselle de Meris. Cet événement terminera l'histoire de ses relations avec cette seconde de ses belles clientes.

Fin du tome second.